MORALE DES PRINCES



MORALE
DES
PRINCES.
TROSIEME PARTIE.

MORALE DES PRINCES,

TRADUITE DE L'ITALIEN

DU COMTE J. B. COMAZZI.

TROISIEME PARTIE.



A PARIS,
Chez P. G. SIMON, Imprimeur du Parlement, rue de la Harpe, à l'Hercule.

M DCC LIV.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





MORALE DES PRINCES.

TROISIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

TITUS.

TITUS est de tous les Empereurs, le seul dont la la bonté lui ait acquis le titre de *Delices du genre humain*: le titre d'Empereur fait craindre, celui d'Auguste fait respecter; mais le titre de *Delices du genre*

humain fait aimer, & l'amour des Sujets eſt la gloire & le bonheur des Princes : Titus porte cette vertu à un ſi haut degré, qu'en meſurant l'ambition exceſſive de ſon frere Domitien ſur les bienfaits dont il le comble, on ne peut s'empêcher de ſoupçonner le dernier d'avoir précipité la mort du plus tendre des freres, du plus reſpectueux des fils, & du meilleur des Rois.

H A peine Titus a-t-il hérité le Trône de ſon Pere, qu'on le voit ſe mettre en poſſeſſion de toutes les vertus de Veſpaſien par la violence qu'il fait à certains penchans, qui peuvent bien ne pas deshonorer un Général

d'armées ; mais qui obſcurci-roient Titus ſur le Trône. Il renvoye Veronique Reine des Juifs, ſa captive & ſa concubine.

Chaque état a ſa géographie *M.* particuliere; c'eſt à chacun à poſſéder la carte de celui qu'il embraſſe pour ne pas faire de fauſſe route. Si Titus change de condition, il change de mœurs: ſon foible eſt connu des Courtiſans, & ſi l'Empereur a les mêmes habitudes que Titus, ils regleront leur conduite ſur cette connoiſſance: mais Titus devenu Empereur, eſt un homme nouveau, qui les déconcerte. Princes, ſi vous connoître vous-mêmes, eſt une des ſciences qui vous eſt la plus né-

cessaire, apprenez que celle de ne pas vous laisser connoître ne l'est pas moins ; la premiere est d'un Philosophe, la derniere est d'un Prince. Mais ce n'est que de la réunion de l'autorité & de la philosophie que les Peuples peuvent attendre un Prince accompli.

Titus dans sa jeunesse s'adonnoit à l'étude de la Jurisprudence, mais Vespasien en vouloit faire un Soldat : il le fit Tribun d'une Légion lorsque sous Neron, il fut chargé de faire la guerre aux Juifs, dont Titus a triomphé dans la suite.

M Dans un Etat où chacun peut aspirer à l'autorité suprême, la

voye des armes eſt la voye la plus ſûre pour y parvenir : chaque grade dans le Militaire eſt un degré d'autorité & de commandement ; & chaque degré de commandement eſt un degré de puiſſance que l'on acquiert ; de ſorte que l'on peut aller en ligne droite juſqu'à la ſuprême autorité. Dans la robe au contraire chaque degré eſt un eſclavage : Titus grand Juriſconſulte, auroit bien hérité les biens de Veſpaſien Empereur : mais Titus ſoldat hérite de Veſpaſien l'Empire de l'Univers.

Il ſemble n'avoir aſpiré au Trône que pour ſe voir dans la puiſſance de répandre ſes bien- *H*

faits : il ne refuſe rien de ce qui peut être accordé ; & lorſqu'il ſe voit réduit à l'affligeante extrêmité de ne pouvoir ſur le champ accorder ce qu'on lui demande, ſon refus eſt ſi obligeant qu'il fait eſpérer d'obtenir : ſes Miniſtres lui repréſentent qu'il promet trop ; mais Titus leur répond, qu'il ne convient point que des Sujets ſe retirent mécontens de leur Prince.

M Les Miniſtres n'approuvent point les promeſſes de Titus, parce que faute de les remplir, ceux qui les attendent murmurent contre eux ; il eſt naturel que les Supplians ſe portent plus facilement à juger mal des Mi-

niſtres que du Prince qui les traite favorablement : l'accueil que fait Titus à ſes Sujets tient de la conduite d'un Pere tendre ; la réponſe qu'il fait à ſes Miniſtres eſt d'un maître qui en payant ſes valets, veut en être ſervi : & telle eſt dans certaines occaſions, la ſituation fâcheuſe des Miniſtres, qu'ils doivent ſe rendre odieux, pour faire aimer le Prince.

Titus, ſe rappellant un ſoir *H*
qu'il a paſſé toute la journée ſans accorder quelque grace, dit à ſes Courtiſans, mes amis j'ai perdu ce jour.

Le déplaiſir de Titus part *M*
d'un principe noble qui eſt gra-

vé dans ſon ame, & qui devroit l'être dans le cœur de tous les Princes. Un Prince eſt vertueux par devoir : il ſuffit à un Particulier de ne pas être méchant pour être bon ; mais un Prince pour être bon, doit l'être ſupérieurement; parce que les vertus d'un Prince doivent être éminentes, s'il veut qu'elles ſoient dignes de lui.

H Titus eſt informé de la conſpiration que deux Patriciens trament contre lui : il les fait venir en ſa préſence, & leur conſeille avec une affabilité ſurprenante de changer de deſſein, leur repréſentant que l'Empire dépend des Dieux & du Deſtin,

que les Dieux ſeuls le donnent ; & qu'il ne s'acquiert point par l'induſtrie humaine ; il les renvoye chargés de préſens.

Lorſque la clémence a la force de la punition, le Juge qui punit eſt coupable de la mort de celui qu'il condamne. L'humanité n'eſt pas ſujette aux Loix, puiſqu'elle en eſt la baſe : ſi les Tribunaux prononcent des Sentences de mort, ce n'eſt point pour faire mourir des hommes, mais pour extirper les crimes. Ainſi lorſque la clémence fait ceſſer le crime, ſans faire périr le coupable, elle remplit toutes les fonctions de la juſtice, qui ne ſe réſout à condamner à mort

que lorſqu'elle ne trouve point d'autre remede : combien de coupables momentanés auroient été long-tems des grands hommes, ſi la clémence avoit fait taire la Loi ?

H L'Empereur eſt inſtruit des mouvemens de Domitien qui met tout en uſage pour ſoulever les Cohortes contre lui ; il le déclare ſon Collégue & ſon Succeſſeur ; il l'avertit en ſecret de ne pas tremper ſes mains dans le ſang d'un frere dont il eſt ſi tendrement aimé.

M Titus en puniſſant Domitien, met ſa vie en ſureté ; mais auſſi il perd un frere, & avec lui l'honneur de compter trois Empe-

teurs Romains dans ſa famille ; en le pardonnant, il épargne à Veſpaſien la honte d'avoir un Fils, & à Titus celle d'avoir un frere traître & fratricide. Titus aime donc mieux mépriſer le danger qui menace une vie mortelle, que l'éviter par le deshonneur éternel de ſon ſang.

Un grand Prince fait toujours enſorte que l'intérêt de l'Etat ſoit l'intérêt du Roi ; par cette attention il acquiert le titre de Pere du Peuple, & Titus l'a juſqu'ici merité : mais ſi Titus fait les délices de Rome, il ne s'appartient point, il appartient à Rome : c'eſt donc à Rome à juger le traître qui veut lui enlever

ſon bien, & la priver de ſon bonheur : l'autorité qu'exerce Titus en pardonnant Domitien, eſt donc une autorité illégitime par laquelle il ſacrifie les intérêts de Rome à ſes intérêts perſonnels : & Titus loué d'un pardon ſi généreux mérite d'être blâmé: un Prince qui ne doit, comme nous l'avons déja dit, reconnoître d'autre mere que la juſtice, ne doit reconnoître d'autre frere que le droit.

H Le regne doux & heureux de l'Empereur dure deux ans, deux mois & quelques jours : il meurt d'une fiévre maligne, à l'âge de quarante & un an, pleuré & regretté de tout le monde :

une Paix univerſelle l'accompagna ſur le Trône, & ne l'a point quitté pendant ſon regne.

La douceur procure un regne *M* heureux, lorſqu'elle eſt vertu dans le Prince : ſes effets ſont différens lorſqu'elle eſt du fond du naturel ; parce qu'on la regarde comme foibleſſe d'eſprit & timidité : la douceur de Titus eſt une véritable vertu : ſes exploits militaires ſont les héraults de ſa valeur & de ſon intrépidité : le monde entier voit dans Titus un ſoldat qui ſe repoſe à l'ombre de ſes lauriers, & l'Univers partage la douceur & la tranquillité de ſon gouvernement.

Titus avant que d'expirer *H*

avoue qu'il meurt avec regret ; parce qu'il croit avoir mérité une plus longue vie, ne se ressouvenant point d'avoir commis quelque action dont il ait à se repentir, excepté une qu'il ne déclare point.

M La prudence de Titus semble augmenter à mesure que ses forces diminuent. Heureux les Rois qui se font un devoir de l'imiter ! Princes, que la sagesse & la discrétion veillent sur toutes vos paroles : ne vous fiez jamais à vos favoris jusqu'à leur faire connoître vos fautes ; vous voyez Titus ne point déclarer l'action dont il a lieu de se repentir : en avouant qu'il a erré, il avoue

qu'il eſt homme : mais il fait voir qu'il eſt Prince en ne déclarant point l'erreur.



CHAPITRE II.

DOMITIEN.

DOMITIEN voit enfin par la mort de Titus son ambition remplie : le Trône dont l'éclat l'a ébloui jusqu'à étouffer dans lui les sentimens de tendresse & de reconnoissance qu'il devoit à un frere aimé de l'Univers entier, & qui n'étoit détesté que de lui seul, le Trône, dis-je, devient son héritage : mais après les entreprises criminelles que sa passion de regner lui a inspirées, y portera-t-il

les vertus de ſon Frere ? Regnera-t-il ſur lui-même pour regner juſtement ſur les autres ? Commandera-t-il à ſes paſſions pour ſe rendre digne d'être obéi ? Fidele ſujet des Loix, ne ſera-t-il Empereur que pour leur donner de la vigueur par la force de l'exemple ? Remplira-t-il avec juſtice & humanité le double titre de maître & de pere de ſes Sujets ? Semblable à Titus, fera-t-il aſſez de violence à ſes penchans pour faire dire que Domitien eſt Empereur, mais que l'Empereur n'eſt plus Domitien ? Nous allons le voir en le ſuivant pas-à-pas dans toute ſa conduite.

H. Il ſuccéde à ſon Frere : & commence ſon regne avec applaudiſſement : il éleve des édifices ſuperbes, il entretient le Peuple de Fêtes magnifiques, & fait à pluſieurs repriſes tomber dans les rues de Rome une pluye d'or & d'argent.

M Le commencement d'un regne eſt toujours ſujet aux mouvemens ſéditieux : Domitien commence donc le ſien par un trait de prudence ; il s'établit ſur le Trône par ſes largeſſes & par ſa magnificence : le Peuple qui ramaſſe l'argent ne veut point d'autre Prince que celui qui le répand : amuſé au Théâtre il ne s'occupe que du plai-

ſir préſent, il oublie tous les autres biens : la Nobleſſe qui voit le Prince embellir la Patrie par des Monuments magnifiques, loin de ſentir ſon eſclavage, loue le Prince qui ſerre ſes chaînes ; mais ces ſentimens ont-ils beaucoup de conſiſtance ? Une amitié achetée ne dure ordinairement que le tems qu'on jouit du prix qu'on l'a vendue. Le Peuple eſt intéreſſé ; il vend ſon amitié ; mais il ne l'aliéne pas. Qu'un plus haut encheriſſeur paroiſſe, les libéralités du premier acquéreur ſont en pure perte : les ſeules vertus & non l'argent, mettent le Prince en poſſeſſion de l'amour des Peu

ples. Titus eſt adoré pendant ſa vie, il eſt regretté après ſa mort, parce que Titus étoit eſſentiellement vertueux.

'H Domitien en amuſant le Peuple par des Fêtes, en le gagnant par ſes grandes libéralités, n'oublie point de ſe l'attacher par une voye encore plus flatteuſe. Il punit avec une ſévérité étonnante les Juges & les Gouverneurs, dont la conduite eſt vicieuſe; jamais Prince n'inſpira aux Tribunaux tant de terreur.

'M Le premier ſoin d'un Prince à ſon avénement au Trône doit être de ſe concilier la confiance & l'amitié de la multitude; les Grands d'un Etat ſont en

petit nombre, & la crainte fait ſur eux pour le Prince, ce que fait l'amitié du Peuple : ſans ceſſe occupés de leur intérêt perſonnel, & du ſoin de conſerver leurs grandes poſſeſſions, ils veillent ſur leur conduite, pour ne point être ſuſpects au Prince : châtier les perſonnes qui ſont en place, eſt en bonne politique, le moyen le plus ſûr que le Prince puiſſe mettre en uſage pour ſe faire aimer de la multitude : le Peuple eſt jaloux de ſes Superieurs : leur chûte les fait deſcendre au niveau de la foule : la confuſion des grands, fait la conſolation des petits ; & de la haine des petits contre les

grands, naît cet attachement des premiers, qui eſt la ſureté du Prince. Monarques, ſi les grands vous environnent, apprenez que les petits vous gardent, & que votre reconnoiſſance doit à la conſolation de ceux-ci, la punition de ceux-la ; plût aux Dieux que les petits vous environnaſſent vous n'en ſeriez que plus grands !

H Domitien excelle à tirer de l'arc ; il s'amuſe à tuer des mouches à coups de flêche : on n'en voit plus dans ſa chambre : une perſonne ſe préſente un jour à un de ſes Gardes, & lui demande s'il y a quelqu'un chez l'Empereur ; celui-ci répond, qu'il

n'y a pas même une mouche..

L'Empereur a des Miniſtres M qui profitent du tems que Domitien perd : pendant qu'il répand le ſang des mouches, ils recueillent la ſubſtance des Sujets ; & tandis qu'il s'amuſe à des choſes inutiles, ils ſongent à leur utilité ; mais auſſi Domitien ne commence-t-il pas à regner à leur gré, pour ſaiſir enſuite le moment de regner à ſa fantaiſie ? En tuant des mouches dans ſa chambre, n'eſt-il pas plus près de ſes Miniſtres, qu'en chaſſant des bêtes fauves ? & l'amuſement de Domitien ne pourroit-il pas être un jeu réflé-

chi pour mieux connoître ſes Miniſtres ?

H La Moſcovie, la Ruſſie, la Pologne, la Lithuanie, Provinces autrefois compriſes ſous le nom général de Sarmatie, les Tranſilvains & les Peuples de la Dace, aujourd'hui Valachie, ſe ſoulevent contre l'Empire Romain : Domitien les réduit à l'obéiſſance.

M La grande & la plus utile ſcience des Princes conſiſte à ſavoir profiter des événemens qui les ont précedés : la connoiſſance des fautes de ceux qui les ont devancés, les conduit à des actions qui ſervent d'exemple à ceux qui leur ſuccédent : il

eſt

eſt ſi ſouvent arrivé, que les Généraux ont tourné leur puiſſance contre celui de qui ils la tenoient ; que Domitien veut commander en perſonne ſes Armées. Un Général qui par la force appaiſe une révolte, en ſuſcite ſouvent une plus dangereuſe. Domitien craint ce qui eſt déja arrivé ; il marche lui-même contre les rebelles ; il les ſubjugue : la crainte de perdre enſeigne l'art de conſerver.

Lucius-Antonius Saturninus *H*
Gouverneur de la Germanie ſe révolte ; Domitien envoye contre lui Appius Normandus qui le tue dans une bataille.

Pourquoi Domitien marche- *M*

t-il en perſonne contre la Moſcovie, la Ruſſie, la Luſitanie, &c ? Pourquoi au contraire n'envoye-t-il qu'un Général contre le Gouverneur de la Germanie ? Parce que ſi Domitien perd la bataille qu'il livre aux Barbares, quoique vaincu, il reſte Empereur ; & que ſi au contraire il perd la bataille contre Lucius-Antonius Saturninus, il reſte non-ſeulement vaincu, mais encore ſans Empire. Un Prince qui marche en perſonne contre le Nationaux rebelles, compromet la Majeſté Royale. Se meſurer avec ſes Sujets, n'eſt-ce pas les rendre ſes égaux ?

 Bien s'en faut que Domitien

veuille descendre jusqu'à ses Sujets, ou élever ses Sujets jusqu'à lui, il défend au contraire au Sénat de lui élever des statues à moins qu'elles ne soient d'or : il ordonne qu'on ne lui donne d'autre titre que celui de Seigneur, ou de notre Dieu.

Si Domitien se bornoit au seul dessein de faire rendre à l'avenir aux statues des Empereurs le respect qui leur est dû, l'ordre qu'il donne au Sénat seroit louable. Tout ce qui est empreint de l'image du Prince doit être respecté : manque-t-on impunément à la copie, on manque bien-tôt à l'original. Mais Domitien veut être Dieu :

le Sénat y consent. C'est flaterie: les Dieux s'y opposent, c'est justice. Puisque la Divinité prend le soin de faire rendre à César ce qui appartient à César, César doit être attentif à faire rendre aux Dieux ce qui appartient aux Dieux.

H L'Empereur entend dire qu'il doit naître de la race de David un Homme qui se rendra maître de l'Univers. Il fait massacrer tous les Hébreux de cette lignée, excepté deux personnes qui trouvent grace devant lui.

M Etre jaloux d'un Prince qui est encore à naître, ne peut être que la folie d'un homme qui a

celle de ſe croire immortel ; faire maſſacrer une foule d'innocens pour empêcher la naiſſance d'un ennemi , eſt une cruauté horrible ; laiſſer vivre deux perſonnes dont peut naître cet ennemi ſi craint , c'eſt une inconſéquence pitoyable : les Dieux ſe vengent. Domitien neſt plus homme depuis qu'il a uſurpé à la Divinité le titre de Dieu. Princes , les fautes que l'on voit dans votre gouvernement ne ſeroient-elles pas une punition attachée aux larcins que vos Courtiſans font à la Divinité , & dont vous êtes les receleurs.

Domitien s'attache principalement à perſécuter les Chré-

tiens : il bannit les gens de Lettres : les Citoyens les plus conſidérables ſont mis à mort : ce Prince auſſi avare que cruel, uſurpe leurs biens, en ſe faiſant déclarer leur héritier.

M Un Prince qui ne reconnoît d'autre Religion que ſes paſſions, eſt ennemi déclaré de celle qui les traverſe : le Chriſtianiſme ſe fait reſpecter même dans les tourmens & dans les ſupplices ; il fait trembler Domitien ſur le Trône. Il croit voir la Sainteté de Jeſus-Chriſt armée contre ſon impiété : il ſe met en défenſe ; malheur à l'innocent dont la perte devient un intérêt d'Etat ! Un Prince qui hait & perſé-

cute la vertu, fait renoncer ſes Sujets à l'eſpérance de le voir devenir honnête homme.

Pluſieurs prodiges ſe font voir *H* dans les airs, entr'autres on voit une Couronne autour du Soleil, qui eſt priſe, après la mort de l'Empereur, pour le nom de celui qui le tue : il s'appelle Etienne, & ce mot ſignifie Couronne en langue grecque.

Les Dieux ſont les Juges des *M* Rois, depuis que les hommes, ſe défiant d'eux-mêmes, ont bien voulu ſe donner des fers. Il n'y a perſonne ſur la terre qui oſe entreprendre de punir Domitien, le Ciel s'en charge. Tout le monde voit ſa ſentence écri-

te dans les airs, le ſeul Dieu Domitien ne ſait pas la lire. Rois, que l'aveuglement de Domitien vous éclaire ! Apprenez que ſi vous avez des Sujets, vous êtes Sujets vous même du Roi des Rois.

'H Domitien conſulte un Aſtrologue ſur les phénomenes qui ont paru ; celui-ci répond à l'Empereur qu'il mourra bien-tôt : le Prince lui demande ce qu'il croit devenir lui-même ; l'Aſtrologue lui répond, qu'il ſera dévoré par les chiens. L'Empereur pour rendre ſa prédiction vaine, le fait tuer, & ordonne qu'on brûle ſon corps. Le bucher n'eſt pas ſi-tôt allumé

qu'il eſt éteint par une pluye abondante ; des chiens ſe jettent ſur le cadavre & le devorent.

Si Domitien eſt perſuadé de la vanité de l'Aſtrologie, pourquoi conſulte-t-il un Aſtrologue? Si au contraire il croit que cette ſcience eſt vraie, pourquoi ne profite-t-il pas de l'avis qu'il reçoit ? Dans l'un ou l'autre cas, c'eſt être ingrat, ou c'eſt être ſtupide. Domitien n'entend que la voix de ſes paſſions ; il ne ſe ſert de l'autorité ſuprême que pour remplir les nouveaux deſirs qu'elles lui inſpirent, tandis qu'il n'en eſt dépoſitaire que pour les combattre : pour être digne de com-

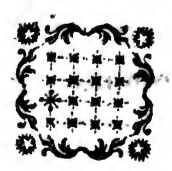
mander aux autres, il faut être capable de commander à ſoi-même; & quiconque céde à ſes penchans, ne méritepoint d'être obéi.

H Etienne, un des principaux Officiers de la maiſon de Domicille, femme de Domitien, feint d'être obligé de porter ſon bras en écharpe pour mieux cacher un poignard & ſon deſſein; il entre dans la chambre de l'Empereur, & lui préſente une liſte des Conjurés, qu'il dit avoir découverts : pendant que le Prince lit la liſte, Etienne lui donne un coup de poignard dans la gorge. Domitien ſe précipite ſur lui pour lui arracher le poignard ; mais

les Conjurés entrent & l'assassinent âgé de quarante-cinq ans, à la quinziéme année de son empire : Domicille est entrée dans la conspiration.

Si Domitien avoit joint au *M* massacre des Hébreux celui des deux personnes qu'il épargne, sa cruauté, auroit paru conséquente : elle auroit arrêté le bras que son inconséquence qu'on regarde comme une folie furieuse, a armé ; ceux qui approchent le plus près d'un tel Prince, deviennent ses ennemis les plus dangereux, parce qu'étant les plus exposés au danger, ils sont aussi les premiers qui pensent à s'en garan-

tir : la fureur d'un Prince furieux ne laiſſe point eſpérer de guériſon ; ſa fureur eſt incurable, parce qu'il eſt Prince, & Domicille ne trouve pas de remede plus ſûr à un mal incurable, que la mort.



CHAPITRE III.

NERVA.

IL y a une liaiſon ſi intime entre le Peuple & le Prince, que l'un ne peut ſe ſéparer de l'autre, ſans l'entiere ruine des deux. Si le Sujet a beſoin d'un Chef pour le guider, le Chef a beſoin de bras pour le défendre. La tête feroit-elle bien en ſûreté ſi la main ne paroit les coups qu'on lui porte ? Les Princes ont beau s'étourdir ſur cette vérité conſtante, que l'Etat n'appartient pas tant au Prince, que le Prince à l'Etat,

la maxime n'en paroît pas moins certaine aux Princes, qui pénétrés de leur devoir, se conduisent envers leurs Sujets plus en Tuteurs qu'en Tyrans. Les flateurs, ces insectes qui se nourrissent de la corruption flattent les Souverains d'une vaine autorité, & l'esprit de ceux-ci agréablement surpris des discours empoisonnés de ceux-là dévorent ces opinions funestes; & de Princes qui seroient les délices du genre humain, ils deviennent le fléau de leurs Sujets. Loin de croire que sa volonté est la suprême Loi, & que ses Sujets étant esclaves ils doivent aveuglement se soumettre à ses

ordres, le véritable Prince oppose la justice à ses volontés, regle tous ses désirs sur ses devoirs, & modere l'autorité suprême par l'amour qu'il a pour ses Sujets. S'il employe toute la sévérité de la loi, ce n'est que pour en faire ressentir les effets à ceux qui osent l'inviter à la détruire; premier sujet de la Constitution, il fait tomber le poids de son Sceptre sur quiconque a l'insolente hardiesse de la violer: une heureuse expérience lui fait sentir que la pratique de ces grandes vérités, loin de détruire son autorité, l'établit; loin de renverser le Trône, l'affermit, parce que regner sur

les cœurs est une autorité que la confiance anime, que l'amour étend, & que la reconnoissance éternise. Nerva, rempli de ces principes solides, succéde à Domitien ; mais en montant sur le Trône, il se donne bien de garde d'y porter les vices de son Prédécesseur.

H Aussi-tôt que Domitien est mort, le Sénat s'assemble pour élire un Empereur ; il ne donne point le tems aux Cohortes Prétoriennes de faire cette Election. Coccejus Nerva, noble Patricien, & natif de Narvi, ville d'Ombrie, est élû : sa sagesse & sa probité l'élevent au Trône de l'Univers.

Lorsque le Sénat élit un Em- *M*
pereur qui n'est pas soldat, il prétend élire un Doge qui n'ait que le nom d'Empereur : on a pû déja remarquer que les premiers Empereurs ne dédaignoient pas le Consulat, parce que sous ce titre Républicain, ils établissoient la domination Impériale. Si les Sénateurs élisent aujourd'hui un Patricien ; c'est pour recouvrer l'autorité du Consulat. . . .

Nerva fait serment de ne *H*
point faire mourir aucun Sénateur de quelque crime qu'il soit accusé ou coupable: il observe religieusement sa promesse, quoique plusieurs Sénateurs soient

convaincus de crimes très-graves.

M On voit ici la politique adroite du Sénat, & la fausse délicatesse de Nerva : le Sénat fait capituler l'Empereur sur son immunité : en faisant de la Souveraineté un contrat, l'autorité se trouve partagée entre le Prince & le Sénat, parce que l'impunité du crime est une des parties les plus intéressantes de la Souveraineté. Cette clause acceptée par l'Empereur rend les Sénateurs Princes, & le Gouvernement devient Républicain sous les apparences de Gouvernement Monarchique.

Nerva se comporte donc en

bon politique lorsqu'il accepte les conditions du Sénat pour devenir Empereur ; mais il se dément, lorsque scrupuleux, dans l'observation de ses promesses, il laisse les crimes de quelques Sénateurs impunis : Nerva doit savoir que la justice, la vertu & la probité des Souverains ne sont pas la justice, la vertu & la probité des Particuliers, que les premiers ont des voyes plus larges & plus libres : rien de plus juste en effet. La grande & pesante charge d'un Royaume ne mérite-t-elle pas ce privilége? Ainsi ce seroit la Loi, & non pas l'Empereur qui puniroit les cri-

mes commis par quelques membres du Sénat ; & Nerva ſeroit juge ſans être parjure.

H Le premier uſage qu'il fait du pouvoir ſuprême eſt en faveur de la liberté des Religions; il rappelle les Chrétiens exilés.

M Plus un Etat eſt ſujet aux ſéditions & aux tumultes, plus la liberté de Religion eſt néceſſaire pour la ſûreté du Prince. La viciſſitude d'élévation & d'abaiſſement que nous avons vû dans le Sénat, prouve combien le Peuple Romain eſt enclin aux nouveautés. La liberté de conſcience paroit avec raiſon à Nerva, le moyen le plus ſûr pour ſe ſoutenir. Ra-

rement ceux qui ſont d'une croyance différente ſe réuniſſent contre le Prince : comme la différente façon de penſer, pour ce qui regarde le ſpirituel, influe ordinairement ſur la façon d'agir & de ſe gouverner dans le temporel, Chaque culte particulier, cherche ſon appui dans le Prince, & fait tout ce qui peut plaire au Prince pour l'y trouver. Dans les Etats parfaitement Monarchiques, l'unité du culte favoriſe l'unité du pouvoir; dans les Républiques au contraire la pluralité des cultes favoriſe la diviſion de la puiſſance : dans tout Gouvernement, où l'autorité eſt diviſée, la réu-

nion des consciences est dangereuse ; elle est au contraire avantageuse à tout Gouvernement, dont la constitution est en faveur d'un seul.

H Nerva abolit les gabelles imposées par Domitien, & restitue les biens, meubles & immeubles usurpés par ce Prince.

M Ce n'est pas précisément la vertu de Nerva qui le rend d'abord agréable au Peuple, ce sont les crimes & les véxations de Domitien qui lui gagnent l'affection de ses Sujets : succéder à un méchant Prince, est un des plus favorables préjugés à un Prince qui n'est que médiocrement bon : les vertus médio-

cres qui ſuccédent aux grands crimes, paroiſſent au Peuple des vertus éminentes : combattre la mémoire de ſon Prédéceſſeur par des vertus oppoſées aux crimes qui l'ont fait déteſter, eſt en bonne politique la ſcience par excellence des Princes. Nerva en abolliſſant les impôts, & en reſtituant à chacun les biens que Domitien avoit uſurpés, ſe fait, ſans qu'il lui en coûte rien, la réputation de Prince généreux. N'eſt-ce pas en effet à l'avarice de Domitien que Nerva eſt redevable de la gloire de paroître libéral ? Princes, ſi trop attachés à vos intérêts perſonnels, vous ne pouvez

point vous élever juſqu'aux Titus, détachez-vous au moins aſſez de vous-mêmes pour imiter les Nervas; détruiſez les abus, puiſque vous êtes incapables de faire des Loix?

H Mais Nerva eſt trop grand & trop bon Prince, pour vouloir être redevable de l'amour de ſes Sujets au Gouvernement injuſte de ſon Prédéceſſeur: du ſein de l'opulence, il deſcend dans les ténébres de la miſere, il s'inſtruit des beſoins de ſes Sujets; pere & Roi de ſon Peuple, il fait couler le ſuperflu du Trône ſur les malheureux qui manquent du néceſſaire. Il diſtribue à tous les Pau-

vres

vres Citoyens Romains certaines poſſeſſions pour les faire ſubſiſter convenablement à leur état ; il nourrit à ſes dépens les pauvres Enfans de la Populace.

La pauvreté des Sujets eſt la *M* ſource des déſordres : un homme qui n'a rien à perdre, ne craint rien pour gagner. La néceſſité qui donne l'excluſion à toutes les Loix, le fait ſon propre légiſlateur : il canoniſe le crime qui lui donne du pain : étayé de la Loi naturelle, il ne reconnoît plus d'autre Dieu, d'autre Roi, d'autre Loi que la néceſſité. Nerva en pourvoyant à la pauvreté de ſes Sujets,

pourvoit à la ſûreté de ſon Régne : il veût (& c'eſt ici le chef-d'œuvre de la prudence humaine,) que chacun ait quelque choſe à perdre, afin que chacun s'intéreſſe à la tranquillité de tous : c'eſt ainſi qu'il regne ſur les cœurs des Pauvres ; & regner ſur les Pauvres, quoi qu'en diſe la politique tirannique des Miniſtres des Princes, eſt regner ſur la plus grande partie du Peuple ; parce que ce n'eſt plus alors le Prince que les Pauvres défendent, c'eſt leur bienfaiteur : en défendant la perſonne du Prince, ils défendent leur vie.

H Nerva comble ſes amis de

riches préſens : le tréſor Impérial ne ſuffit point ; mais la véritable libéralité a ſes reſſources ; il fait vendre ſon argenterie & les autres meubles précieux de ſa maiſon.

Nerva pourvoit aux beſoins des Pauvres avec les deniers du tréſor Impérial, & fait des préſens à ſes amis avec ceux de ſon patrimoine : l'Empereur donne donc à ſes amis ce qui appartient à Nerva, & aux Pauvres ce qui appartient au Prince, leçon des plus inſtructive qui apprend aux Princes à ne point ſe faire des amis aux dépens du Sujet, & à ne ſe regarder que comme les M

œconomes & les amis des Pauvres.

H Nerva fait plusieurs Loix ; une entr'autres qui défend de mutiler les enfans, & d'insulter à l'humanité.

M Cette Loi dont l'idée même n'étoit point venue à ses Prédécesseurs est une Loi, qui traverse l'orgueil des Grands & des Princes, dont l'usage est de prendre des Castrates à leur service : cependant tout le monde s'y soumet : d'où vient cette docilité ? C'est que Nerva n'ignore point que le moyen le plus sûr pour établir des nouvelles Loix, est d'en faire une qui fasse la loi à celui qui les fait ; & c'est ce que

Nerva pratique, en se soumettant à l'incommodité de celle, qui porte défense de faire des Castrates.

Nerva découvre qu'on conspire contre lui : il apprend que Crassus Calfurnius est à la tête des Conjurés, il se contente de l'exiler. *H*

Si Nerva exerce contre Calfurnius toute l'autorité de l'Empereur & toute la sévérité de la Loi, Calfurnius mourra, mais sa punition ne durera qu'un moment ; au lieu que Nerva l'exile, & ce supplice dure autant que sa vie : chacun le regarde comme un traître, parce que chacun regarde l'Empereur *M*

comme le modele le plus parfait des Princes, & cette honte eſt pour un Grand une punition plus vive que la mort : ainſi Nerva en ſatisfaiſant à la juſtice, & en étalant ſa clémence, eſt un Prince doux & juſte :

H Elianus Caſporius, Préfet des Cohortes Prétoriennes, met en tête aux Soldats de vanger la mort de Domitien. Il fait maſſacrer tous les complices de l'aſſaſſinat de ce Prince : Nerva pour obvier aux ſuites dangereuſes d'une entrepriſe ſi hardie & ſi contraire à l'autorité ſouveraine, adopte Trajan, Général de la Baſſe-Allemagne, Capitaine le plus grand & le plus

verſé dans la politique ; il le préfére à ſes propres parens.

Le Gouvernement où les loix M
ſont en vigueur, ne plaît point aux Soldats, qui ſous prétexte de vanger l'Empereur aſſaſſiné, veulent en élire un nouveau ; mais Nerva les prévient par l'adoption de Trajan : les Cohortes perdant l'eſpérance d'élire un Prince ſuivant leur goût, ſe contentent de celui qu'elles ont : un ſeul acte de prudence déconcerte une armée.

Nerva ne jouit pas long-tems H
de la tranquillité qu'il a rétablie dans le Gouvernement ; il meurt d'une ſueur ſurabondante, à la ſoixante & onziéme année de

ſon âge, & la ſeconde de ſon regne : le moment de ſa mort eſt annoncé par une éclipſe de Soleil.

M S'il étoit vrai que la mort des grands Princes fût toujours annoncée ou ſuivie de quelque phénomene ou prodige, toute perſonne judicieuſe devroit en conclure, que le Prince en faveur duquel ces prodiges paroîtroient, auroit un caractere de ſupériorité ſur les autres hommes : de-là on concluroit que ſi les Sujets doivent être ſcrupuleuſement attachés à l'obligation de réverer la Divinité dans la perſonne du Prince, les Princes ne ſont pas moins obligés

d'être reconnoiſſans envers la Divinité de cette vertu divine, dont elles les fait participer.



CHAPITRE IV.

TRAJAN.

IL ne suffit pas à un Prince d'être grand pour être bon : la politique fait la grandeur, la seule morale fait la bonté : la grandeur consiste dans la puissance, & la puissance ne fait pas toujours la félicité des Sujets ; elle ne fait que les couvrir contre les insultes des Puissances ambitieuses & remuantes : au lieu que la bonté du Prince met le comble au bonheur du Peuple : la bonté doit

donc être le principe de la grandeur du Prince, il n'eſt que le Prince de ſes Sujets, lorſqu'il ne tire pas ſa grandeur de la bonté, qui eſt le principe de toutes les vertus : mais le titre de pere, on l'a dit ſi ſouvent, eſt le titre le plus glorieux des Princes. Ils doivent donc quoiqu'ils appartiennent plus à l'Etat qu'à eux-mêmes, ſe dérober d'abord à l'Etat pour puiſer dans l'étude de la morale des principes de bonté, avant que de chercher dans les détours de la politique, les principes de grandeur. Puiſqu'il eſt établi que la puiſſance des Rois eſt abſolue, & qu'elle n'a d'autres bornes que

leur bon plaiſir, quel peut-être le ſort des Sujets, ſi la puiſſance du Souverain n'eſt contenue par la bonté du pere ? Si l'on comparoit un Monarque qui n'eſt pas auſſi bon qu'il eſt puiſſant, à un grand arbre dont l'élévation réduit à un état de langueur les arbruiſſeaux qui l'environnent, la comparaiſon ſeroit-elle vicieuſe ? Le gouvernement équitable & ſage de Trajan nous en fera voir toute la juſteſſe.

H Quoiqu'Eſpagnol, né à Italica, près de Séville, les vertus de Trajan ſont cheres aux Romains : il eſt reçu à Rome avec toutes les démonſtrations poſſibles de la joye la plus ſin-

cere : il imite Nerva, confirme toutes ses Loix, & respecte ses établissemens.

Quoique Trajan passe à un *M* nouvel état, il n'entreprend rien de nouveau : grand par lui-même, il n'est point ébloui par la grandeur : ce n'est point Trajan qui regne, c'est le regne de Nerva qui se continue dans Trajan, & Trajan par une telle conduite acquiert dans un moment & sans peine tout le mérite & toute l'affection que Nerva a acquis par un regne de près de deux ans : un Prince qui succéde à un bon Prince, doit porter au Trône l'ame de son Prédécesseur : prendre une route dif-

férente, c'eſt s'attacher aux privilèges, & non pas aux devoirs de ſon nouvel état.

H Quelques Courtiſans repréſentent à l'Empereur que ſes Miniſtres abuſent de ſa bonté en ſe rendant trop familiers avec leur maître ; il répond que l'Empereur doit vivre avec les hommes de la même maniere qu'il avoit ſouhaité, étant particulier, que l'Empereur eût vécu avec lui.

M Le Maître qui ne deſçend jamais juſqu'à ſes Domeſtiques, ou qui ne les éleve pas quelquefois juqu'à lui, ne connoit point leur humeur ; cependant cette connoiſſance eſt l'ame de

la Royauté. Lorſque le Monarque & le Miniſtre ſe concentrent ils ſont dans une continuelle défiance l'un de l'autre : la familiarité au contraire eſt un artifice qu'il convient de tems en tems d'employer. L'inférieur n'eſt plus retenu par l'éclat de la ſupériorité, il ſe développe peu-à-peu, & ſon cœur dans les épanchemens de la familiarité, devient un livre que le maître lit courramment ; alors le Sujet prend le Prince pour ami, & l'enſeigne à gouverner en maître.

L'Empereur porte toutes ſes attentions à des édifices qu'il fait élever pour l'utilité publi- H

que non-feulement dans Rome ; mais encore dans tout l'Empire ; il fait conftruire, au grand étonnement de tout le monde, un Pont fur le Danube, fous Alba Græca, de vingt arcades, chacune de la hauteur de 150 pieds depuis la fuperficie, diftantes l'une de l'autre de 160 pieds, le Pont étoit large de plus de foixante pieds.

M Avant que de travailler à l'agréable, le Prince doit s'attacher à l'utile. De tous les édifices, il n'en eft point qui foient plus utiles aux Princes & au Public que les Ponts & les Chemins élargis dans les Montagnes. Par cette attention le Prin-

ce

ce facilite le Commerce en tems de paix, & le passage de ses armées en tems de guerre. Mais cette politique ne procureroit pas les mêmes avantages à tous les Princes : les Princes puissans & qui ne craignent rien de leurs voisins, doivent seuls en faire usage. Les petits Princes au contraire, loin de s'ouvrir, doivent se fermer, & s'estimer heureux d'être protégés par la nature de leur terrein, qui supplée à leur foiblesse. Trajan, le plus puissant Prince de l'Univers, construit ce Pont en présence des Barbares ; pour l'Empereur c'est une espéce de prise de possession de leur pays ; par-

ce qu'il connoit ſes forces : il eſt en état de les maintenir s'ils n'entreprennent rien : veulent-ils paſſer le Pont ? il les accable.

H Decevalus Roi des Daces, s'étoit emparé ſous le regne de Domitien de quelques terres qui appartenoient aux Romains : Trajan marche contre lui à la tête d'une armée puiſſante, combat Decevalus, le défait & le rend Tributaire de l'Empire Romain.

M Trajan n'a pas plutôt conſtruit le Pont qu'il en reſſent toute l'utilité ; il aſſujetit la Dace : le Prince qui, pendant la paix, ſçait s'occuper de la guerre,

n'a plus pendant la guerre, à s'occuper que de la victoire.

Trajan retourne triomphant *H* à Rome : il donne au Peuple pluſieurs Fêtes & ordonne des réjouiſſances : pendant que le Peuple s'amuſe, il ſe rend aux Tribunaux, & veille à la diſtribution de la Juſtice.

Il ne ſuffit pas au Prince d'é- *M* couter, il faut qu'il voye : ſe fier à autrui, lorſqu'on peut s'informer par ſoi-même, ſeroit une imprudence : l'oreille eſt faite pour écouter ce que les autres diſent ; mais la fonction de l'œil eſt de voir ce qu'ils font, & l'on n'ignore point qu'il eſt bien plus prudent de veiller ſur les ac-

tions que ſur les paroles. La préſence du Prince expédie les affaires.

H Decevalus ſe révolte, Trajan marche une ſeconde fois pour le forcer à la paix : ce Roi demande qu'on lui envoye Longin un des principaux Officiers de l'armée & ſinguliérement eſtimé de Trajan, pour convenir des conditions. Longin ſe rend près de ce Prince barbare, qui envoye dire à Trajan qu'il tuera Longin s'il ne lui accorde pas la paix ; l'Empereur répond qu'il préfére le bien public à la vie d'un particulier : il pourſuit la guerre avec tant de vigueur qu'il réduit Dece-

valus à se tuer de désespoir, & la Dace devient Province tributaire de l'Empire Romain.

Le Pont de Trajan vaut un Royaume à l'Empire Romain.

Il n'y a pas dans un Prince, d'amour qui soit supérieur à l'amour de regner: en effet si dans la nature il y avoit quelque chose de plus haut prix que l'Empire, l'Etat d'un Prince ne seroit pas de tous les Etats le premier, ainsi dans le langage de la Cour, on appelle politique toute affection du Prince.

Les Grands sont des amis par provision, pour en faire des victimes dans le besoin: amis des Grands, d'où peut venir votre

ſécurité? je ne vous connois point de plus grands ennemis.

H Quelqu'un dit à Trajan que Sura Licinius ſon favori a formé le deſſein de le tuer : l'Empereur va chez Licinius à l'heure du ſouper, il congédie ſes Gardes, & reſte ſeul avec lui : après ſouper il ſe fait même raſer par un domeſtique de Licinius : convaincu de ſa fidelité, l'Empereur ſe retire, & dit aux Accuſateurs, ceſſez de penſer mal de Licinius, il eſt homme de bien.

M Trajan commence ici à jouir des avantages de la familiarité qu'il permet à ſes Miniſtres: ſi dans les épanchemens de Licinius, il n'a-

voit point développé tout ſon caractere, Trajan n'iroit point chez ſon favori, & ne ſe feroit pas raſer avec tant de confiance par un de ſes domeſtiques : quels éloges Trajan ne merite-t-il point pour avoir connu la fidélité de celui qu'on accuſe, & quel bonheur eſt ſemblable à celui de Licinius qui eſt connu de ſon Prince pour un homme de bien ! Que peu de Princes peuvent tant ſe promettre, & que peu de Miniſtres peuvent tant eſpérer !

Trajan perſécute d'abord les H
Chrétiens, & fait un Décret contre la Religion ; mais quelque tems après il le révo-

que & laiſſe libre l'exercice du Chriſtianiſme ; il donne à tout le monde liberté de conſcience.

M La révocation du Décret de Trajan eſt une leçon importante pour les Princes. Trajan ſe rétracte , parce qu'il découvre que ſon Décret porte ſur des ſuppoſitions & des calomnies , dont les gens mal intentionnés contre les Chrétiens,ont noirci le Chriſtianiſme. Princes , apprenez à ne point être puiſſans en faveur de vos erreurs & de vos injuſtices. Loin de vous deshonorer en vous rétractant , vous vous couvrez au contraire d'une gloire immortelle : en réparant vos injuſtices vous faites

voir au Peuple que vous ne les auriez pas faites, si vous aviez été bien informés, & le Peuple admirant votre modestie prend plaisir à trouver coupables ceux qui vous environnent, pour vous déclarer innocens : cette sévérité du Prince, exercée contre lui-même, met le sujet dans l'Etat le plus heureux, puisqu'il se persuade alors, que quelque injustice qu'on lui fasse, il trouvera justice auprès du Prince, même contre le Prince : vos Courtisans ont beau vous représenter qu'il ne convient point à un Prince de reculer, ne les écoutez point ; veulent-ils donc vous apprendre

à manier le Sceptre, eux qui doivent être ſurpris & qui le ſont en effet de ſe voir ſi près du Trône ?

H Partamitaſite reçoit la Couronne & l'inveſtiture du Royaume d'Arménie, de la part du Roi des Parthes qu'il reconnoit pour ſon Souverain. Trajan en eſt informé : il marche contre lui à la tête d'une armée, il ſoumet l'Arménie, la Méſopotamie & les rend tributaires.

M Il ſemble que Trajan doive ſervir en tout de modele aux Princes ; chacune de ſes actions eſt une leçon des plus utiles pour eux : la conduite qu'il garde en Arménie & dans la Mé-

ſopotamie, apprend aux Conquérans le grand art de s'aſſurer leurs conquêtes : quand le Pays conquis n'eſt qu'un peu éloigné de la réſidence du Prince qui l'a ſubjugué, on peut le réduire en Province, ſous un Gouverneur qui contienne le reſſentiment de la Nation : mais lorſque le pays eſt extrêmement éloigné, le Conquérant doit ſe borner à un tribut raiſonnable, & quelquefois même à la dépendance ſans tribut. Si Trajan réduiſoit l'Arménie en Province, il faudroit y entretenir une armée, & la dépenſe excéderoit le produit : au lieu qu'en habile politique, il impoſe le

tribut, & laiſſe les Arméniens ſous le gouvernement d'un Prince national ; ils conſervent leurs loix, leurs uſages, & leurs coutumes ; cette douceur leur fait ſupporter patiemment l'incommodité d'une indépendance ſi libre : ils ſe contiennent par la crainte d'une nouvelle invaſion, qui entraîneroit néceſſairement leur perte totale.

H Après ſon expédition l'Empereur ſe retire à Conſtantinople pour ſe repoſer : les Ambaſſadeurs de pluſieurs Rois Indiens, & des autres pays Orientaux viennent le complimenter.

M Les Princes d'Orient deſirent d'être amis de Trajan, de

peur de devenir ſes Sujets : & Trajan dont le deſſein eſt de les aſſujettir, fait ſemblant de lier amitié avec eux, afin qu'ils ne penſent point aux moyens d'éviter la ſervitude. L'amitié entre les Princes eſt bien quelquefois véritable amitié, mais n'eſt-elle pas ſouvent un artifice ? Les Princes ne ſont jamais véritablement amis que lorſqu'ils ſont aſſez éloignés pour ne pouvoir pas devenir ennemis.

Un tremblement de terre *H*
ruine Antioche & ſes environs, à peine Trajan a-t-il le tems de ſe ſauver à la campagne, où il demeure quelques jours logé ſous des Tentes.

M Trajan reſte quelques jours à Antioche pour conſoler le Peuple. Lorſque le Prince n'abandonne pas ſes Sujets dans les diſgraces, ſa préſence les diminue : être touché des malheurs de ſes Sujets, eſt la vertu d'un Prince maître; mais les partager avec eux, eſt la vertu d'un Prince pere : le Sujet qui voit le Prince ſe rendre par bonté le compagnon de ſes miſeres, ſe ranime, & la douceur de la conſolation qu'il trouve dans cet excès de bonté ſurpaſſe l'amertume de ſon affliction.

H L'Empereur part d'Antioche, paſſe l'Euphrate ſur un Pont de Bateaux, en préſence d'une ar-

mée conſidérable des Parthes, qui veut s'oppoſer à ſon paſſage : Trajan prend Babylone d'aſſaut, ſe rend maître de tout le Pays, qui eſt entre l'Euphrate & le Tigre, & entre victorieux dans Teſifonte, ville de Perſe.

Quelles que ſoient les entrepriſes d'un Prince & d'une Nation, le ſuccès les couronne, quand l'un & l'autre ſe ſont fait un grand nom : le nom du Peuple Romain & le nom de Trajan volent devant eux, répandent la terreur : ils ont vaincu avant que ceux qui les portent ſoient arrivés au combat : la réputation des Romains an- M

nonce la puiſſance ; celle de Trajan la victoire: Princes,voilà les avantages de la vertu! le bonheur finit ce que la vertu commence.

H Trajan convoque à Teſifonte les principaux Seigneurs, pour leur faire élire un Roi national, ſous la condition d'être vaſſal de l'Empire Romain : il fait le même établiſſement dans tous les Royaumes de l'Aſie.

M C'eſt ainſi que les Romains ſçavent faire de leurs forces un droit légitime. D'abord ils ſe font craindre par leur grande Puiſſance, enſuite ils ſe font aimer par leur douceur & leur Juſtice. Ils s'emparent avec violence des

Royaumes, & les rendent aux Peuples avec liberté d'élire des Rois de leur nation : ils ne leur imposent d'autre taxe & d'autre tribut que la dépendance & l'hommage qu'ils exigent pour les Empereurs Romains ; ce n'est pas les soumettre, c'est les protéger contre l'injustice des Tirans : les Romains entrent dans les Pays en Conquérans, & retournent à Rome maîtres légitimes, puisqu'ils ont le consentement des Nations: par cette politique qui porte sur la justice & sur un grand amour de la gloire, ils font de l'usurpation un Contrat, & le Contrat établit la légitimité de leur domination.

H Trajan étend ſes Conquêtes juſqu'aux Indes ; mais ne trouvant point le Pays auſſi fertile qu'il le croyoit , & apprenant que les garniſons qu'il avoit laiſſées derriere dans le Pays conquis, ont été défaites , il envoye des Généraux pour châtier les rebelles. Il fixe les bornes de l'Empire au-delà du Tigre ; il ſe ſent affoibli par ſon âge , il ſe met en marche pour retourner en Italie.

M Juſqu'ici Trajan modérant ſon amour de la gloire par une prudence conſommée, peut ſervir de modele , non-ſeulement aux Princes , mais encore aux Princes,grands hommes : mais

Trajan ſe dément : il ne veut point de bornes pour l'Empire Romain ; le monde entier doit être ſous ſa domination, & l'Univers & l'Empire ne doivent être ſelon lui, qu'une & même choſe : Princes, que les trois obſtacles qui empêchent l'exécution du projet de Trajan, vous apprennent à ne pas toujours vous prêter à votre ambition. Commencez par un examen ſérieux du Pays que vous voulez conquérir ; il faut voir d'abord s'il eſt aſſez fertile pour nourrir les armées qu'il faut y entretenir : il eſt des Provinces où une grande armée ne peut pas ſe ſoutenir, & qu'une petite ar-

mée ne peut point ſoumettre : premiere leçon, meſurer ſon armée ſur le Pays. Vous voyez que Trajan eſt traverſé par la révolte des Pays qu'il a laiſſés derriere lui. Eh quelle eſt la nation aſſez nombreuſe pour fournir une armée à chaque Province du monde? Seconde leçon : meſurer ſes forces avec les Nations que l'on attaque : mais quand même les deux obſtacles ne ſubſiſteroient pas, la conquête de l'Univers eſt-elle donc l'ouvrage d'un moment? Trajan va nous l'apprendre : il ſent que ſes années l'accablent : ſon ambition céde au poids de ſon âge : & Trajan s'apperçoit, mais

trop tard que la vie de l'homme eſt trop courte pour exécuter tout ce que l'eſprit projette. Troiſiéme & importante leçon, meſurer ſes entrepriſes ſur la vie, & ne projetter que ce qui peut être exécuté en peu de tems.

Les Juifs de Cirene & d'E- H
gypte ſe révoltent & maſſacrent tous les Romains qui ſe trouvent dans ces Provinces : les Juifs de Chypre ſuivent leur exemple : ils font main-baſſe ſur tous les Habitans de l'Iſle : Trajan envoye des Généraux avec ordre de paſſer au fil de l'épée tous les Juifs que l'on trouvera : les ordres de l'Empereur ſont

exécutés ; on établit dans l'Iſle une Loi portant défenſes d'y recevoir aucun Juif, ſous quelque prétexte que ce ſoit.

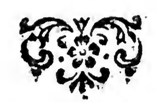
M Les Juifs ont perdu leur Royaume, leur patrie, leurs richeſſes ; la ſeule vie, remplie d'incommodités leur reſte : elle leur eſt à charge : ils complotent de la perdre, ou de ſe dédommager Princes, apprenez que vous n'avez pas de plus dangereux ennemis que vos Sujets lorſque vous les réduiſez au déſeſpoir, & que tous les Princes ne ſont pas auſſi heureux que Trajan : quiconque mépriſe la vie, ne craint point la juſtice du Prince ; & celui qui ſe familiari-

ſe avec l'idée du ſupplice eſt capable du plus grand crime.

Trajan arrive à Séleucie dans H
l'Aſie mineure, tombe malade, & meurt en peu de jours : on ſoupçonne qu'il a été empoiſonné. Quoi qu'il en ſoit, il meurt à la ſoixante-troiſiéme année de ſon âge, & à la quatorziéme de ſon regne ; il n'a point eu d'enfant de Plotine ſa femme, & ne veut point ſe nommer un ſucceſſeur.

Lorſque Trajan ne ſe donne M
point de ſucceſſeur, ſon intention eſt d'en avoir un qui ſoit auſſi capable & auſſi vertueux que lui : en ne nommant perſonne ſa volonté ſera ſuivie,

parce que le plus fort, ou le plus politique, ou le plus estimé de ceux qui peuvent prétendre à l'Empire, ne manquera pas d'occuper le Trône : ainsi Trajan meurt assuré que son Successeur aura quelques qualités du Prince.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

PUBLIUS CELIUS ADRIEN.

ROME, après avoir vû pendant une ſuite de régnes des Souverains qui n'avoient de la Souveraineté que la tirannie, jouit pendant quelque tems de la douceur & de la juſtice de quelques Princes, qui inſtruits des devoirs du Trône, voyent plus dans leurs Sujets, leurs enfans, que leurs Sujets. Trajan occupé du ſoin de donner à Rome un Empereur qui reſſemble à Trajan,

& qui comme lui faſſe le bonheur de Rome, n'oſe point ſe donner un ſucceſſeur., par la crainte qu'il a de donner un tiran au lieu d'un Prince ; ainſi il laiſſe à Rome le ſoin de ſe donner un Pere en ſe donnant un Maître. L'impoſture de Plotine ſemble favoriſer les dernieres volontés de Trajan, & Rome eſt redevable d'un excellent maître, à l'orgueil de Plotine.

H L'Impératrice tient la mort de Trajan ſon époux cachée juſqu'à ce qu'on ait dreſſé un faux acte d'adoption en faveur de ſon neveu Adrien : l'Armée trompée par cet écrit proclame Adrien Empereur.

Plotine, pour conſerver ſa *M* grandeur, cache la mort de ſon époux ; la femme d'un Empereur mort ne vaut pas aux yeux du Peuple, la tante d'un Empereur vivant : en faiſant adopter Adrien, elle ſert le Peuple Romain, elle le met à couvert des triſtes ſuites de la rivalité de pluſieurs prétendans. Rome diviſée en pluſieurs partis ſe déchireroit elle-même, & cette diviſion favoriſeroit les forces réunies des Peuples nouvellement ſoumis. Plotine ment ; mais ce menſonge eſt plus avantageux à Rome que la plus grande vérité ; elle ſe rend néceſſaire à Adrien, non-ſeulement en

lui donnant le Trône, mais encore en l'obligeant de la tenir à la Cour auprès de sa Personne, de peur qu'elle ne découvre l'imposture qui le fait parvenir au Trône : elle rend le Prince complice de son crime, pour pénétrer dans les plus secrettes affaires du Prince : de sorte que l'imposture de Plotine devient une affaire d'Etat pour l'Empereur.

H Adrien ayant remis les bornes de l'Empire à l'Euphrate, laisse tous les Pays conquis par Trajan en pleine liberté : Catilius Severus est établi Général de la Syrie, & le nouvel Empereur envoye devant lui les

cendres de Trajan au Senat.

Retrécir les bornes de l'Empire, c'eſt favoriſer les Barbares ; mais en les favoriſant, n'eſt-ce pas retrécir la gloire du nom Romain ? Laiſſer le commandement de l'armée à ſon favori, c'eſt s'aſſurer l'affection des Soldats : envoyer les cendres de Trajan au tombeau des Céſars, c'eſt prévenir les Romains en ſa faveur ; en honorant la vertu de Trajan, Adrien ſe montre vertueux : c'eſt ainſi que le nouvel Empereur s'étudie à plaire à tout le monde ; mais cette attention n'eſt qu'un rafinement de politique. Adrien le met en uſage, afin que ſi l'im-

M

posture de son adoption transpire, son mérite personnel lui assure la possession de l'Empire. Grands, que vous êtes malheureux dans votre bonheur ! Vos plus belles actions sont toujours soupçonnées équivoques.

H Dès qu'Adrien est à une certaine distance de Rome, on lui annonce que le Senat lui a préparé le triomphe qui étoit destiné pour Trajan, parce qu'il a été présent aux conquêtes de ce Prince. Mais Adrien refuse & ordonne que l'on fasse ces mêmes honneurs à la statue de Trajan.

M Adrien se comporte en Prince sage & judicieux ; partager

les honneurs dûs à un Empereur mort, eſt une action indigne d'un Empereur vivant : & le Prince qui partageroit avec une ſtatue les honneurs que l'on rend à la mémoire de ſon Prédéceſſeur, ne ſe rendroit-il pas coupable du plus lâche des larcins ? Adrien triomphe plus par le refus du triomphe, qu'il ne triompheroit en l'acceptant : ſavoir laiſſer les lauriers à ceux qui les ont mérités, c'eſt ſe montrer capable d'en moiſſonner. Rien n'annonce plus dans le Prince la diſette des vertus, que lorſque le Prince ſe pare des vertus de ſes Prédéceſſeurs : c'eſt un Geai, qui s'en-

orgueillit du plumage du Paon.

H Adrien eſt non-ſeulement verſé dans les ſciences ſpéculatives, mais encore il excelle dans la muſique, la peinture & dans la médecine : ſa Cour eſt composée des Perſonnages les plus vertueux & les plus ſçavans : il comble les uns & les autres d'honneurs & de biens.

M Rien de plus difficile que d'exceller dans les Sciences & dans les Arts : y parvenir eſt ordinairement le but d'un Particulier ; mais jouir de la fatigue & du travail du Particulier & les récompenſer, doit être l'objet principal d'un Prince. Adrien encore Particulier vouloit avoir

les

les vertus & les perfections d'un Particulier; mais devenu Empereur, il veut avoir celles d'un Prince : faire tous ſes efforts pour exceller dans ſon état, n'eſt-ce pas toujours viſer à la domination ?

Adrien rencontre un Parti- *H*
culier qui l'a autrefois offenſé, & dont-il a juré de tirer vengeance : à préſent, lui dit Adrien, vous n'avez plus rien à craindre.

Toute inimitié entre deux *M*
perſonnes ſuppoſe une égalité de force : cette égalité ceſſe dans l'ennemi d'Adrien, parce qu'il ne peut point y avoir d'inimitié entre le Prince & le Sujet : ſi l'Empereur ſe venge de ſon ennemi ; alors ſon ennemi mourra

glorieux de ce qu'il a fallu qu'Adrien devînt Prince pour pouvoir le vaincre : sa vengeance l'enorgueillira, loin de l'humilier : & sûrement ce n'est pas pour servir l'orgueil de la personne que l'on hait, que l'on se venge.

H Les Sarmates ou Peuples de la Russie, de la Moscovie & de la Pologne, fondent sur la Missie, aujourd'hui la Servie & la Bulgarie. Adrien marche contr'eux à la tête d'une puissante armée; il les force à un traité de paix, & à rentrer dans leurs Pays : l'Empereur fait détruire le Pont de Trajan, pour ôter aux Barbares la facilité de passer le fleuve.

M On a vû que Trajan connois-

ſoit les forces de l'Empire Romain, lorſqu'il fit conſtruire le Pont; l'utilité qu'il en tira prouve combien les vues de ce Prince étoient étendues, & ſes opérations judicieuſes. Adrien donne donc une idée contraire de lui, lorſqu'il ôte aux Romains le paſſage dans le pays des Barbares, pour ôter aux Barbares la facilité de paſſer dans l'Empire Romain: il devoit fortifier le Pont & non pas le détruire: mais Adrien n'auroit-il pas la foibleſſe de vouloir ſe venger de ſon Prédéceſſeur, parce qu'il ne l'a point inſtitué ſon héritier? Le Pont de Trajan étoit un monument qui devoit annoncer à

I ij

la poſtérité la plus reculée, ſa grandeur & ſa magnificence. Adrien ſe venge contre la mémoire de ſon oncle : c'eſt petiteſſe, il eſt vrai, mais enfin il ſe venge : l'autorité eſt fille de l'orgueil & de la bêtiſe, eſt-il donc bien étonnant de trouver dans ſes actions un cettain air de famille? Telle eſt l'illuſion des Grands ; ils croyent frapper des coups d'autorité, lorſque cédant à leurs paſſions, ils donnent des preuves honteuſes de leur impuiſſance.

H L'Empereur retournant à Rome, eſt informé des conſpirations que l'on trame contre lui; La mort des quatre Chefs arrête

les effets ; mais Adrien ſe donne bien de garde de laiſſer ſoupçonner qu'il les a fait mourir : ſon arrivée à Rome eſt célébrée par les Fêtes & les réjoüiſſances qu'il donne au Peuple.

Le Prince qui ſe venge par *M* toute autre voye que celle des Tribunaux, entend mal ſes intérêts : la vengeance du Prince doit être une juſtice. Lorſque le Prince veut ſe venger d'une offenſe perſonnelle, s'il a la foibleſſe d'Adrien, qu'il ait auſſi ſa prudence : autrement le ſujet n'eſt-il pas en droit de croire que le Prince fait de la juſtice, le miniſtre de ſes paſſions, & de crier à la tirannie ?

H Après s'être reposé quelque tems à Rome, Adrien visite l'Empire, il réforme les abus & les désordres par-tout où il passe: trouvant l'Angleterre inquiétée par les fréquentes incursions des Ecossois, il fait bâtir un mur de quatre-vingt mille pour la sûreté des Frontieres.

M On peut bien respecter ce que l'on ne voit point, mais rarement le cœur aime-t-il ce dont les yeux ne lui ont jamais pû faire rapport. Princes, présentez quelquefois à vos Peuples l'objet de leur respect, si vous voulez être celui de leur amour.

Adrien réforme les abus : punir le mal, quand il est arrivé

eſt le devoir du Juge ; mais le le prévenir eſt celui du Prince : le premier ſe fait craindre en puniſſant les Sujets ; le ſecond ſe fait aimer en leur faiſant du bien. Se faire craindre par la force n'eſt point vertu dans un Prince, c'eſt la vertu d'une bête féroce : mais ſe concilier les cœurs par une vigilante & tendre prévoyance, eſt une vertu ſi ſupérieure qu'elle, n'eſt ordinairement que la vertu d'un Prince.

L'Empereur laiſſe dans tou- *H*
tes les Provinces & dans tous les Royaumes des monumens de ſa bienveillance : il éleve des Temples, fait des Loix, redreſſe les griefs, fait rebâtir

Carthage en Afrique, éleve un superbe tombeau à Pompée sur les ruines de l'ancien, & rétablit Jerusalem.

M Le Peuple suppose toujours que la Justice marche à côté du Prince : le Prince en honorant les Provinces de sa présence, est donc supposé y porter la justice; le Peuple voit avec satisfaction qu'il peut directement recourir au Prince : cette ressource des opprimés arrête les malversations des Juges, qui profitant de l'éloignement du Souverain, ont l'insolente témérité d'exercer le dépotisme, & de faire souvent supporter les horribles effets de la tirannie sous le meil-

leur des Rois. Adrien ſenſible à cette vérité, viſite ſes Provinces ; cette attention paternelle fait voir que l'Empereur veut que la gloire du Prince ſoit utile au Sujet, & que l'amour que ſa bonté lui mérite, ſe joigne au reſpect que ſa grandeur lui attire.

Les Juifs mécontens de ce *H*
qu'Adrien permet aux Gentils & aux Chrétiens de s'établir dans la nouvelle Jeruſalem, ſe concertent avec les Juifs des Provinces voiſines, ſe révoltent contre les Romains, & maſſacrent une partie des garniſons & des quartiers établis dans le Pays. Adrien fait revenir d'An-

gleterre Julius Severus, & l'envoye contre les rébelles : le carnage eſt ſi grand, qu'il paſſe 50000 Juifs au fil de l'épée, ruine 50 Châteaux & 985 Villages. Cette punition eſt ſuivie d'un Décret, portant défenſe à tout Juif de s'établir dans Jeruſalem.

M Le rétabliſſement de Jeruſalem ne ſeroit-il point un piége que l'Empereur tend à l'orgueil de la nation Juive ? La nouvelle Jeruſalem retrace le ſouvenir de l'ancienne : les Juifs ſe rappellent la gloire de leurs Rois & de leur nation : ce bonheur paſſé aigrit leur ſervitude préſente : ils ſe piquent d'une

fauſſe émulation. Toujours ingrats envers leur Dieu, comment ne le feroient-ils pas envers leurs Princes ? Ils eſſayent de faire revivre par la révolte cette ancienne ſpendeur, qui leur faiſoit mépriſer tous les Peuples de l'Univers, & ils tombent dans les filets que la politique des Empereurs leur a tendus : toute l'Aſie mépriſée par cette Nation inſolente ſait que de tous les hommes les Juifs ſont les plus difficiles à gouverner, & le plus portés à la ſédition. C'eſt pourquoi Adrien voyant que cette Nation n'a d'autre reſſource qu'elle-même, lui fournit l'occaſion de ſe rendre coupable de

léze-Majeſté, pour la détruire ſans ſcandale.

'H Les Albains & les Meſſagetes, Peuples de la Scithie, entrent dans l'Empire Romain, ravagent la Médie, l'Arménie & la Cappadoce : Adrien les renvoye dans leur Pays par un Traité.

'M Les Scithes ſont des Peuples pauvres, ils ne ſortent point de leur Pays, par l'amour des Conquêtes, mais par le deſir de piller. Si l'Empereur envoye contr'eux une armée, ils pourſuivront vigoureuſement une guerre où n'ayant rien à perdre par leur défaite, les Romains n'ont rien à gagner par leur victoire.

L'Empereur doit donc s'attacher à les amuſer par un Traité, pour les forcer à retourner dans leurs Pays, preſſés par la diſette de vivres & de proviſions, & c'eſt ce qu'Adrien pratique.

Un Vieillard ſupplie Adrien de lui accorder une grace qu'il lui refuſe ; ce bon Homme retourne à la charge quelques jours après avec une barbe & les cheveux teints en noir : Adrien le reconnoit, & lui dit, il y a quelques jours que j'ai refuſé à votre pere ce que je ne veux point vous accorder. *H*

Il ne convient point à l'Empereur de châtier un Vieillard, mais il ne lui convient point *M*

de laiſſer une témérité impunie ; le milieu qu'Adrien trouve eſt d'un Prince judicieux ; il ſort d'embarras par une plaiſanterie : Grands de la terre ne laiſſez jamais ſoupçonner que vous êtes offenſés.

H Adrien parvenu ſans poſtérité à un certain âge, adopte pour ſon Succeſſeur Elius Verus, qui meurt avant Adrien : l'Empereur adopte Marcus Antonnius, iſſu d'une illuſtre Maiſon Romaine, ſortie de la Gaule Ciſalpine, aujourd'hui la Lombardie, à condition qu'il adoptera les Fils d'Elius Verus, appellés Marcus Aurelius, & Lucius Verus. Peu de tems après cette

adoption Adrien meurt à Baja. Les tourmens qu'il ſouffre ſont ſi violens, qu'il prie ceux qui l'environnent de le tuer : perſonne n'eſt tenté de la gloire de lui rendre un ſervice ſi odieux : il ſe laiſſe mourir refuſant de boire & de manger, & s'écriant ſouvant: *Turba medicorum occidit Regem* : il expire à l'âge de ſoixante-deux ans cinq mois, après en avoir regné vingt & onze mois.

L'orgueil peut ſeul avoir inven- M
té les fidei-commis ; le premier qui s'en ſervit fut ſans doute un homme qui poſſedé du Demon de la domination crut ſe conſerver maître après ſa mort de ce qu'il

étoit obligé de quitter en quittant la vie : n'eſt-ce pas en effet vouloir dominer ſur ſes deſcendans ? La Loi qui ſe prête à une ſi ridicule vanité en faveur des particuliers, ne peut avoir eu pour objet que de leur faire reſpecter les fidei-commis qu'elle autoriſe dans la ſucceſſion des Princes.



CHAPITRE

CHAPITRE VI.

MARC ANTONIN, surnommé le Pieux.

BEAUCOUP d'affabilité, une bonté de cœur éclairée ſur les devoirs de l'amitié, & vigilante ſur les beſoins d'autrui, une générosité induſtrieuſe, une ſageſſe conſommée & un grand amour de la paix : toutes ces vertus réunies peignent d'après nature le Prince qui ſuccéde à Adrien.

Antonin n'eſt pas ſi-tôt reconnu Empereur, qu'il main- H

tient les créatures d'Adrien dans leurs charges, & qu'il diſtribue tout ſon patrimoine : Fauſtine ſon épouſe lui repréſente, qu'il ne convient point de ſe dépouiller. Antonin lui répond, que depuis ſon avénement au Trône Impérial il a perdu tout ce qu'il poſſédoit comme particulier.

M Le tems où les femmes des Empereurs doivent partager ce titre auguſte avec leur époux n'eſt point encore arrivé. L'élévation de leur mari ne change point leur état, elles ne deviennent que plus opulentes ; leurs paſſions ſont les mêmes ; mais elles ſont plus aiſées ; les

Empereurs au contraire en parvenant au Trône, deviennent maîtres, & cette transition de l'état de Sujet à la dignité Impériale, fait un changement dans leur cœur & dans leur esprit : ainsi Faustine parle en particuliere, mais Antonin agit en Prince.

On apprend qu'il y a une fermentation en Angleterre, dans la Dace, & dans la Germanie: les Généraux d'Antonin l'étouffent; & comme on demande à l'Empereur pourquoi il ne va point en personne punir les rebelles, il répond, que la Cour est trop nombreuse, & par conséquent trop à charge à l'Empire, lors- *H*

que les Empereurs voyagent.

M Quand le Prince a plusieurs Armées, il ne doit se trouver en aucune, parce qu'il ne peut pas se trouver à toutes. Antonin s'excusant sur le soulagement de ses Sujets, voile adroitement le principal motif qui l'empêche d'aller commander une partie de ses troupes : il ne veut point se donner des Rivaux dans ses Sujets : car si quelqu'un de ses Généraux a un succès plus heureux que lui, l'honneur de l'Empereur en souffrira, & celui qui est supérieur à tous ne doit point supporter de supériorité dans l'inférieur. Un rival de gloire ne

peut-il pas devenir un rival de puissance ? Le succès enhardit le crime, & le Prince agit contre lui-même lorsqu'il se compromet.

Antonin est surnommé Pieux : H l'intégrité de ses mœurs & l'excellence de son caractere lui valent ce titre auguste ; sa réputation se répand dans tout l'Univers : plusieurs Rois des Païs les plus éloignés viennent rendre hommage à ses hautes vertus ; Stangore, & Farasmene, sont les premiers. Le seul Roi des Parthes fait des entreprises sur l'Arménie ; mais une seule lettre d'Antonin artête ses projets ambitieux : il se retire dans son païs.

M La grandeur & la piété ſont deux vertus ſi diſtantes l'une de l'autre, qu'elles ſont comme ſurpriſes de ſe trouver enſemble. Leur réunion dans un Prince eſt un prodige qui excite l'admiration de l'Univers : la politique des Princes doit rectifier des mœurs que leur naturel corrompt : Princes , vos ordres ſont la Loi qu'on écoute, mais vos mœurs ſont la Loi qu'on obſerve. La crédulité eſt la vertu dominante du Peuple : il adore les fauſſes vertus comme les véritables, & prend pour naturelles les vertus de politique.

H Antonin eſt affable envers

tout le monde : le Trône eſt acceſſible, & l'Empereur d'un facile accès : la hauteur de la dignité Impériale n'éloigne plus perſonne de la préſence du Prince, & tout le monde lui parle avec confiance.

Le Prince ne reçoit jamais *M* des avis plus certains que lorſqu'il ſe laiſſe approcher avec liberté : il eſt œconome lorſqu'il permet qu'on lui parle ; puiſqu'il gagne la dépenſe des eſpions : il n'eſt point de Sujet qui n'aime à parler à ſon Souverain; & chacun cherche à s'inſtruire des nouveautés pour mériter la confiance du Prince par le récit qu'il lui en fait. Les avis qui

viennent au Prince par le motif de la gloire, ſont ordinairement plus vrais que ceux qui lui viennent par un motif d'intérêt : & s'il eſt vrai, comme on ne peut en douter, que les eſpions ſoient des monſtres dans la ſociété, de quel œil peut-on regarder celui qui les employe ?

H Antonin défend ſous des peines rigoureuſes, que les principaux Courtiſans, qu'il honore de ſa plus intime confiance, reçoivent des préſens pour les graces qu'il accorde.

M Un Prince qui permet ce qu'Antonin défend, eſt un Prince qui ſe laiſſe trafiquer par ſes favoris ; il fait de ſa Cour le

premier marché de ſon Royaume ; ſes graces payent un impôt à ſes Serviteurs, & ſes Sujets qui ſortent contens de ſon cabinet ſont véxés dans l'anti-chambre. Antonin rougiroit que quelqu'un de ſes Sujets eût beſoin de quelqu'autre perſonne que de l'Empereur, & qu'il achetât de ſes domeſtiques des bienfaits que le maître a accordés gratuitement. Tout doit être franc dans le Palais du Prince : vils protégés, vous ne rougiſſez pas d'en faire une Douane !

Quoique l'Empereur ne projette, rien & ne faſſe point d'entre priſe qu'il ne la communique au Sénat, il tient cependant au-

près de ſa perſonne des gens expérimentés dont il puiſſe prendre conſeil dans les circonſtances épineuſes.

M Le Prince qui ne veut point s'égarer dans l'adminiſtration de la Juſtice, & qui veut maintenir ſon autorité, doit avoir près de lui un Tribunal ſupérieur, dont l'autorité contienne les entrepriſes des autres Tribunaux. Le Sénat Romain eſt le même, & pour la dignité & pour la forme, qu'au tems de la République : toujours ébloüi de ſon état primitif, il ne laiſſe point échapper les occaſions d'exercer des actes d'indépendance ; Antonin s'en apperçoit ; ainſi

par amour de la tranquillité, il communique tout au Sénat ; mais pour le maintien de la Souveraineté, il ſoumet tout à l'examen de ſon Conſeil.

Lorſqu'Antonin eſt informé *H* des malheurs qui arrivent à quelque Citoyen, il le conſole par des ſecours pris de ſes propres revenus ; il le rétablit. Des incendies font un ravage affreux à Rome, à Antioche, à Narbonne & à Carthage. L'Empereur fait rebâtir à ſes dépens toutes les maiſons qui ont été brûlées ou endommagées.

Secourir les miſérables, eſt *M* un des plus beaux actes de l'hu-

manité, il concilie au Prince l'amour de tous ſes Sujets. Tirer un homme des horreurs de la miſere, c'eſt l'arracher du néant : n'eſt-ce pas le créer une ſeconde fois, & cet acte de puiſſance ne rend-il pas parfaite la reſſemblance que les Princes ont à la Divinité? Mais à cette gloire ſe joint encore l'intérêt du Prince. Le Sujet voyant que ſon Souverain eſt informé de ſes malheurs particuliers, quoique ſa réſidence ſoit éloignée, voit avec plaiſir qu'il peut être inſtruit de tout ce qui ſe paſſe; tout le monde ſe tient ſur ſes gardes, il ne ſe fait rien contre la volonté du Prince, parce qu'on

ſçait qu'on ne peut rien faire que le Prince ne le ſçache.

L'Empereur modére la ri- H gueur de quelques Loix : il pardonne volontiers ; & lorſque contraint d'obéir à la Loi, il eſt obligé de punir, il diminue toujours le ſupplice ou la peine.

Afin que la conſtitution d'un M Etat donne carriere à la clémence du Prince, les Loix doivent être rigoureuſes. Le Prince y gagne beaucoup, puiſqu'il peut être tout enſemble Juge & Prince. En remettant quelque choſe de la peine portée par la Loi, il punit ſévérement, & exerce la vertu des Rois, la clémence. S'il pardonne quelquefois entiere-

ment, la grace eſt plus grande, & plus elle répond à ſon titre auguſte. La Divinité ſe plaît plus à pardonner qu'à punir : n'eſt-il pas en effet plus glorieux d'exciter les tranſports de la reconnoiſſance, que d'entendre les heurlemens du déſeſpoir?

H Toutes les fois qu'on parle à Antonin de la valeur de Céſar, d'Annibal ou de quelqu'autre fameux Capitaine, il répond qu'il aime mieux défendre & conſerver la vie d'un ami ou d'un ſujet, que de tuer cent ennemis.

M Les Cours des Princes regorgent toujours de ces gens qui par intérêt ſont ennemis de la

paix, & qui par une avidité ſordide déſirent la guerre; parce qu'ils ne peuvent arranger leur fortune que dans les déſordres qui en ſont inſéparables. Antonin, comme tous les Princes, en eſt environné; mais aucun d'entr'eux n'oſe lui déclarer ouvertement ſon ſentiment, parce que chacun ſçait qu'Antonin aime la paix: la ſcience des Courtiſans conſiſte à communiquer indirectement leurs vues & celle des Princes à ſe ſervir des mêmes moyens pour les confondre. Antonin, en diſant qu'il préfére la vie d'un ami à la mort de cent ennemis, leur fait entendre que par amour

pour leur conſervation il déteſte la guerre : il ne ſe prête donc point à leurs vues, quoiqu'il ne paroiſſe point s'y refuſer. Demander adroitement, manége néceſſaire au Courtiſan s'il veut ſe conſerver ; refuſer avec politeſſe, politique néceſſaire au Prince s'il veut ſe ſoutenir.

H Tout le monde admire les vertus d'Antonin, tout le monde les aime. Le Sénat lui décerne le titre de Pere de la patrie & de Pieux. Il lui éleve un Temple, & le Pere de Rome en devient le Dieu. Il meurt d'une fiévre à la ſoixante-dixiéme année de ſon âge, & à la vingt-troiſiéme de ſon régne, généralement re-

gretté & pleuré : il adopte Marc Aurele ſon gendre comme il l'avoit promis à Adrien.

On remarque que tous les M Empereurs vertueux ont pouſſé leur carriere juſqu'à une honnête vieilleſſe : au lieu que les Tirans n'étant point contenus par la Religion, ont réduit par leurs excès leurs Sujets à les aſſaſſiner au printems de leur âge, ou ſe ſont réduits à ſe tuer eux-mêmes de déſeſpoir. Princes, ſouvenez-vous que le vice & le crime peuvent bien vous conduire au Trône, mais que la ſeule vertu peut vous y ſoutenir.

CHAPITRE VII.

MARC AURELE.

H DÈs que l'adopté d'Adrien lui succede au Trône il prend pour Collégue son frere Lucius Verus, & partage avec lui le pouvoir suprême.

M Marc Aurele est un Prince philosophe, qui n'ignore point que se donner un Collégue dans la souveraineté, c'est heurter les premiers élémens de la politique ; quel est donc le motif qui le détermine à diviser ce que la politique rend un par

eſſence : il veut prouver qu'il eſt capable de regner ſans ſe ſoumettre aux regles ordinaires de la Royauté : il veut élever le titre de Philoſophe au-deſſus du titre de Prince, pour faire voir au genre humain qu'ayant été Philoſophe avant que d'être Prince, il étoit même capable d'être Prince avant qu'il ne fût entierement Philoſophe, & qu'on trouve dans la ſageſſe un fond inépuiſable de regles que la plus profonde politique ignore.

A peine le Stoïcien a-t-il le *H*
Sceptre à la main qu'une inondation du Tibre cauſe des ravages dans la ville & à la campagne ; mais l'Empereur & ſon

frere s'attachent ſi attentivement à ſecourir les malheureux à leurs frais & dépens, que chaque particulier ſe trouve plus que dédommagé par les libéralités des deux Co-Empereurs.

M Quand même les Princes ſeroient aſſez dépourvûs des ſentimens de l'humanité pour ne point ſecourir les infortunés dans leurs déſaſtres, ils devroient écouter aſſez la voix de leur intérêt pour ne pas les abandonner. Si les deux freres ſe montroient inſenſibles aux malheurs des Romains, on augureroit mal de leur regne; les Princes ont à faire à des hommes lorſqu'ils ont à faire à leurs Sujets: &

tout Prince qui ne s'attache pas à s'emparer de l'opinion des hommes, & principalement de la multitude, ne ſoupçonne pas même l'art de regner : le Peuple ne veut point, ou peut-être ne peut point ſe donner la peine de réfléchir, & de raiſonner ſur les cauſes des accidens ; il ne juge bien que de ceux qui lui font du bien.

Bologeſe, Roi des Parthes, fond à la tête d'une armée puiſſante ſur les Légions Romaines, qui ſont en quartier dans la Syrie, ſous les ordres d'Atrodius Cornelianus, qui eſt obligé de leur abandonner le païs, n'ayant point aſſez de forces pour

lui résister ; mais les Parthes le poursuivent avec tant de vivacité, qu'il est obligé d'en venir à une action décisive ; il perd la bataille & la vie : Marc Aurele envoye son frere Verus, qui arrivé à Antioche, ordonne à ses Généraux de prendre le devant, & se livre aux plaisirs & aux délices que lui présente la Capitale de la Syrie.

M Verus soupçonne que son frere l'a envoyé à la guerre contre les Parthes pour se défaire de lui : en bonne politique ce soupçon quoiqu'injuste, n'est-il pas fondé ? S'il paroît plus empressé de regner que de combattre, & s'il abandonne la gloire de Sol-

dat, pour conſerver celle de Prince, ne ſe comporte-t-il pas avec prudence? Grands, qui vous piquez de connoître le cœur de vos maîtres, que penſez-vous de la conduite de Verus? Prononcez.

Eſtaſius Priſcus, Avidius Caſ- H ſius & Martius Verus ſont les Généraux que l'Empereur a donnés à Lucius Verus: dans l'eſpace de quatre ans, ils défont les Parthes en pluſieurs batailles, & ſoumettent tout le Païs juſqu'à Babylone. Lucius Verus diviſe leurs conquêtes en Royaumes tributaires de l'Empire Romain & en Seigneuries, ſous le titre de Comtés, & re-

tourne à Rome pour recevoir les honneurs du Triomphe.

Si Verus nous fait voir en lui un Prince qui ne se soucie point d'être Général, il nous montre au moins un Prince qui ne néglige point dans les plaisirs une des principales sciences de la Royauté : il divise le païs conquis, pour établir des feudataires indépendans des grandes Puissances voisines : c'est la barriere la mieux défendue qu'il puisse opposer aux Puissances jalouses de la gloire de Rome : ces Princes, craignant d'être opprimés par les forces supérieures qui les environnent, veillent continuellement sur les

mouvemens de ces puissances; ils en informent leur Souverain, qui, quoique éloigné, a le tems de prendre ses mesures pour garantir ses propres Etats, & les tributaires de l'invasion que l'on médite. L'intrépidité n'est pas une vertu commune; les Princes ont trop à perdre pour ne pas craindre de se risquer: comme ils n'ont rien à désirer dans la vie, la vie est leur bien suprême; & dans une action la vie d'un Général n'est pas plus respectée par le sort que la vie d'un Soldat. Verus aime la vie, & fait son unique plaisir d'en jouir. Mais si Verus n'est pas Général pour faire des Conquê-

tes, il fait voir en lui un Prince qui ſçait en jouir.

H Pendant que Marc Aurele s'oppoſe aux Parthes, quelques Peuples de l'Angleterre ſe révoltent: il envoye contr'eux Calfurnius Agricola, qui appaiſe ces mouvemens.

M Le nom d'Agricola eſt fameux en Angleterre, depuis Cneus Julius Agricola, qui en a été Gouverneur ſous le regne de Domitien : Marc Aurele envoye Calfurnius neveu de ce perſonage célébre, pour arrêter les incurſions des Ecoſſois ſur l'Angleterre, Province Romaine : Aurele eſt un Prince judicieux, la raiſon préſide à

toutes ſes actions ; il profite même de la réputation d'un mort en ſe ſervant de ſon neveu : ce nom ſeul lui aſſure le ſuccès de Calfurnius : les Anglois reſpecteront dans celui-ci la célébreté de l'ancien ; & l'amour & le reſpect qu'ils avoient pour Julius Agricola, ſont l'augure le plus heureux pour ſon neveu. Le Prince qui ſçait choiſir ſes Généraux a la plus grande part à la victoire : le Prince n'eſt qu'un homme, il ne peut pas être à tout & partout. Son mérite conſiſte donc à bien choiſir les gens qu'il charge de faire ce qu'il ne peut faire par lui-même.

H Les Cates, Peuple du Septentrion, font une irruption fur les terres de l'Empire : Aufidius Vittorinus, Général de Marc Aurele, les repouffe bien loin des Frontieres.

M Aufidius fe rend formidable aux Cates, non par le nombre de fes Troupes, mais par la célérité de fa marche : il fe préfente devant eux lorfqu'ils l'attendent le moins, il les furprend, & une armée furprife eft plus qu'à demi vaincue: elle eft en défordre : on fond avec impétuofité fur elle ; & on ne lui donne point le tems de fe reconnoître. La célérité d'un Général habile, non-feulement fup-

plée au nombre, mais encore épargne le ſang ; un an ſuffit au Prince pour remplir ſes coffres, il faut vingt-cinq ans pour faire un homme.

Les Troupes de Lucius Ve- *H*
rus revenues d'Aſie, portent la peſte dans Rome ; la famine, les inondations & les tremblemens de terres ſuccédent à ce fléau dans la ville & dans pluſieurs endroits de l'Empire. L'Empereur fait trouver à ſes Sujets dans leur Souverain toutes les reſſources & le ſoulagement que des enfans peuvent eſpérer d'un pere tendre.

Les malheurs dont le Ciel *M*
afflige les hommes, les rend

religieux, & la Religion dans le Peuple fait le bonheur & la ſûreté du Prince : les tems malheureux ſont des tems favorables pour les Rois : une ſenſibilité agiſſante leur concilie l'affection de leurs Sujets : le ſoulagement qu'ils en retirent les rend chers à la Patrie. Malheur aux Princes dont la dureté les empêche de mettre à profit les malheurs de leurs Sujets ! L'opulence d'un pere inſenſible indiſpoſe ſes enfans contre lui dans leur miſere ; un Prince qui n'eſt pas le pere de ſes Sujets, eſt il bien digne de leur obéiſſance ?

H Aux malheurs publics ſuccédent les malheurs domeſtiques.

La vie licentieuſe de Fauſtine, que Marc Aurele ne peut point réprimer, l'inquiéte : les confidens de l'Empereur lui conſeillent de la faire mourir ; mais il répond que Fauſtine eſt fille d'Antonin : ils lui conſeillent de la répudier ; il ajoute qu'elle a apporté en dot l'Empire Romain.

On doit aimer le bien plus M qu'on ne hait le mal : le bien que poſſede Marc Aurele, eſt l'Empire Romain ; le mal qu'il ſouffre eſt une femme L'Empire eſt un don d'Antonin, & Fauſtine eſt ſa fille : elle porte dans ſon ſang le mérite qui manque à ſes mœurs. Marc

Aurele le reſpecte ; il fait profeſſion d'une Philoſophie Stoïcienne. S'il eſt honteux à un Philoſophe de ſe déconcerter par les vices d'une femme, il l'eſt encore plus à un Prince d'en tirer vengeance, & de prendre l'Univers pour confident des troubles Domeſtiques.

H Les Sarmates, les Vandales, les Marcomans, les Sueves ſe rendent maîtres des deux Pannonies, aujourd'hui l'Autriche, & la Hongrie : Marc Aurele & ſon frere marchent contr'eux à la tête d'une armée formidable ; Lucius Verus meurt d'apoplexie.

M Marc Aurele agit en vrai

politique

politique, lorſqu'il ne laiſſe point Verus à Rome. A force de jouer le rôle de maître, il pourroit bien le devenir ; il ne lui confie point le commandement de l'armée; parce qu'il le connoit eſt incapable de commander : ſi l'Empereur l'a envoyé contre les Parthes, ce n'eſt que parce que le ſuccès de cette guerre n'étoit pas déciſif, comme le ſuccès de la guerre qu'il fait en perſonne dans la Germanie ; cette Province eſt au centre de l'Empire. Le Prince doit ſe trouver en perſonne par-tout où il s'agit du ſalut de l'Etat.

La peſte & la diſette d'ar-

gent rendent cette guerre très-difficile : Marc Aurele vend tous ſes effets les plus précieux, & continue la guerre juſqu'à obliger l'ennemi à en venir à une action générale dans laquelle il le défait : il recouvre tout le païs qu'il avoit perdu, & retourne triomphant à Rome.

M L'œconomie des Particuliers conſiſte à entaſſer leurs richeſſes : ce ſuperflu leur aſſure de plus en plus leur néceſſaire : mais le néceſſaire ne manquant jamais aux Princes, leur œconomie conſiſte à dépenſer ce qui leur appartient en propre pour le bien de l'Etat, & pour étendre leur domina-

tion. Princes, n'eſt-il pas vrai que l'Univers entier ne ſçauroit être un ſuperflu pour vous?

Pendant que l'Empereur eſt occupé dans la Germanie, Avidius Caſſius, Commandant des Légions de l'Aſie, ſe fait proclamer Empereur : Marc Aurele marche contre lui ; mais les Soldats d'Avidius n'attendent point que l'Empereur les ait atteint ; ils tuent le rebelle, & portent ſa tête à Marc Aurele, qui en paroît affligé, diſant qu'on l'a privé d'exercer ſa clémence : il ordonne qu'on l'enterre honorablement, laiſſe une partie de ſes biens à ſa famille, & confiſque l'autre au profit du *H*

Tréſor public : il ne veut point exclure ſes fils ni ſes parens de la Magiſtrature.

M Lorſque le Prince ſe venge d'un Sujet rebelle, il doit étendre les effets de ſa vengeance ſur la famille, afin qu'elle ne puiſſe pas ſe venger du Prince : mais lorſque le Prince eſt vengé ſans avoir participé à la vengeance, il peut avec ſûreté épargner la famille : le ſort malheureux d'Avidius aſſure à Marc Aurele la fidélité de ſes fils : humiliés de la cataſtrophe de leur pere, ils n'oſeront rien entreprendre qui acheve de les perdre : les gens inſtruits par les diſgraces ſont plus attentifs à conſerver leur fortune.

Quelques Courtiſans repré- H
ſentent à l'Empereur que ſi la victoire eût couronné la perfidie d'Avidius, il n'auroit pas été ſi généreux envers ſon maître. Aurele ſe contente de leur répondre qu'Avidius ne pouvoit pas le vaincre, parce qu'il ne reſpectoit pas les Dieux.

Regner ſans Religion, ou M
du moins ſans l'apparence, c'eſt regner ſans ſûreté : ſi l'Empire étoit regardé comme une choſe qu'on peut acquérir par l'induſtrie, il ne faudroit plus qu'être hardi & entreprenant pour parvenir à la domination. Que ce ſoit de Jupiter, ou de tel autre Dieu qu'on voudra, que

Marc Aurele tienne le Sceptre, c'eſt toujours d'un Dieu qu'il le tient : & ſa réponſe fait voir aux Courtiſans, que ce ſont les Dieux, & non pas les hommes qui couronnent les Princes ; & que leurs entrepriſes contre le Souverain feroient toujours auſſi criminelles qu'inutiles.

H Marc Aurele n'entreprend, & ne fait rien ſans prendre l'avis du Sénat : il dit qu'il aime mieux ſuivre les conſeils de tant d'hommes ſages, que de les ſoumettre à ſa ſeule volonté.

M Plus le Monarque fait participer de Sujets au Gouvernement, plus il regne en ſûreté : ceux qui participent à l'autorité

en ſont les défenſeurs : en défendant le Prince, ne défendent-ils pas leurs intérêts? Ainſi le Sénat vit content, & Marc Aurele regne tranquille : l'amour propre de chaque Conſeiller eſt ſatisfait, chacun s'imagine regner, tandis que le ſeul Marc Aurele régne en effet.

L'Empereur invite les Juifs à *H* demeurer à Rome, & permet la perſécution des Chrétiens.

Marc Aurele, en faiſant voir *M* tant d'attention pour la Religion, perſuade au Peuple qu'il en a. Les Princes au contraire en laiſſant à leurs Sujets pleine liberté de conſcience, prouvent qu'ils n'en ont point : abandon-

ner avec indifférence cette par-
tie de l'autorité, n'eſt-ce pas
renoncer à la domination ſur la
partie la plus agiſſante de l'hom-
me ? n'eſt-ce pas eſtropier ſon
pouvoir ?

H L'Empereur fait un voyage
en Orient : il y regle le Gou-
vernement, & y établit Perti-
nax Commendant : de retour à
Rome, il trouve Fauſtine mor-
te, & lui fait élever un ſuper-
be Tombeau.

M Les honneurs que Marc Au-
rele rend aux cendres de Fauſ-
tine, ſont l'effet de la politique
la mieux raiſonnée : en hono-
rant ſon épouſe, il couvre l'ex-
cès de ſon libertinage. Quicon-

que ne peut point, ou ne doit point ſe venger, ne doit pas paroître offenſé, & le plus ſûr moyen de ne point paroître offenſé, eſt de combler d'honneurs celui qui offenſe : cette générosité n'eſt qu'une vengeance déguiſée, dont les ſeules grandes ames ſentent toute la délicateſſe. Eh, plût aux Dieux que nos Grands ne fuſſent pas ſi petits ! Ils connoîtroient tout le prix de la vengeance de Marc Aurele.

Les Germains ſe révoltent : H
Marc Aurele marche en perſonne; mais il eſt attaqué d'une fiévre maligne. Commode ſon fils ſe concerte avec les Médecins

pour accélérer ſa mort : il meurt agé de cinquante-huit ans, après en avoir regné dix-neuf ; il ne témoigne point de reſſentiment contre les Médecins ni contre ſon fils.

M Pour mourir en Prince, le Prince doit mourir en Philoſophe : rien de plus naturel que de mourir ; mais la véritable vertu conſiſte à mourir avec réſignation. Si Marc Aurele ne fait point mourir ſon fils, c'eſt qu'il aime mieux avoir un fils ingrat que de n'en avoir point du tout : en dépit du fils une partie du pere vit en lui, & l'Empereur eſpere que cette vertu, qui s'éteint dans Marc Aure-

le, renaîtra dans la postérité de Commode ; il se flate que ce n'est qu'une éclipse. D'ailleurs Aurele est Stoïcien, & peu de Princes lui ressemblent par la grande ressemblance qu'on leur trouve avec les Epicuriens ; il ne regarde la méchanceté de son fils que comme une maladie qu'il est obligé de souffrir en vrai Philosophe. Commode vit dans l'impatience de régner ; Aurele meurt las des fatigues du Gouvernement ; le fils ambitionne de commander, le pere s'ennuye de servir : les Princes meurent ordinairement parce qu'ils y sont forcés ; Marc Aurele meurt, parce qu'il le

veut. Mourir par sa propre volonté, c'est mourir en Prince : ne mourir au contraire que parce qu'on y est forcé, c'est mourir en Sujet : le dernier souffle du Prince doit être un acte d'autorité.



CHAPITRE VIII.

COMMODE.

NOUS venons d'admirer la vie de quelques Empereurs que leurs vertus avoient conduits au Trône de l'Univers. Rome a ſenti ſous leur domination toute la douceur de la paternité ; mais le crime qui fait ſuccéder Commode au plus tendre des Peres & au plus grand des Empereurs, va ramener dans Rome les jours ténébreux de la tirannie.

Commode agé de dix-neuf ans, H

ſuccede à Marc Aurele ; il acheté des Germains, à force d'or, la honte d'une paix humiliante ; il retourne à Rome, où il ſe vautre dans une ſale volupté avec trois cens concubines & autant de garçons, dont il enleve la plus grande partie du ſein de leur famille.

M Voilà où ſe termine l'impatience de regner de Commode : il ne veut point de pere, pour n'avoir point de frein ; il veut être Prince pour aſſujettir les Loix à ſes caprices ; il ne veut point de guerre, pour mieux faire triompher ſes paſſions ; il parvient au Trône par le crime, & penſe comme le vulgai-

re, que le bonheur du Prince consiste dans l'impunité de ses forfaits. Tel est l'aveuglement du crime, qu'il se croit vertu, lorsqu'il est impuni.

Un nommé Quintianus, Chef H
d'une conspiration, l'attaque avec un poignard à la main, en lui disant, voilà ce que le Sénat t'envoye; mais Commode évite le coup. Quintianus est arrêté, & condamné à mort avec tous ses complices, parmi lesquels on trouve sa sœur Lucilla & son cousin Pompeianus.

Commode offensoit vivement M
les familles Romaines en faisant violence à leurs enfans. Un Prince qui attaque les Sujets sur ce

point délicat, rompt lui-même les liens qui les retiennent dans l'obéiſſance : de même que l'obéiſſance eſt le premier devoir du Sujet envers ſon Prince ; le principal devoir du Prince eſt de reſpecter l'honneur du Sujet ; l'infraction de cette Loi fondée ſur le principe naturel autoriſe & juſtifie l'infraction de l'autre : dès que le Prince ceſſe d'être Prince, il eſt permis au Sujet de ceſſer d'être Sujet. Les Maiſons diſtinguées de Rome n'élevent point leurs enfans dans cette baſſeſſe de ſentiment qui inſpire de ſe procurer les faveurs du Prince par l'infamie & la proſtitution : leur honneur eſt

attaqué ;

attaqué ; de Sujets que les offenſés étoient, ils ſe portent accuſateurs ; & le Tribunal du Public ſe rend Juge du Prince. Les paroles de Quintianus annonçent à Commode que le Sénat le dégrade de la dignité Impériale : & Quintianus diſant au Prince, voilà ce que le Sénat t'envoye, lui dit, tu n'es plus Prince. Grands de la terre, apprenez que la nature peut bien encore donner des Quintianus, ſi elle n'eſt point avare des Commodes.

Perennius, favori & Capitaine *H.*
des Gardes de l'Empereur, fait un uſage criminel de ſon crédit ; il fait accuſer les Citoyens

les plus opulens de Rome, & s'approprie leurs biens : après avoir par des voyes ſi honteuſes accumulé des richeſſes immenſes, il fait des tentatives pour détrôner ſon maître, & devenir Empereur. Mais Commode découvre ſes intrigues ſecrettes, & le fait mourir avec ſon fils.

M Un Prince qui ne veut prendre de l'autorité ſuprême que le pouvoir de remplir ſes penchans vicieux, doit du moins faire choix de Miniſtres vertueux ; s'il n'eſt point ſervi par amour, il l'eſt par devoir, & la fidélité en eſt la ſuite avantageuſe : le Peuple alors hait les mœurs du Prince, & reſpecte ſon caractere :

les bons Miniſtres traitent les Sujets avec douceur pour qu'ils ſupportent le Prince avec patience ; & le Peuple mécontent de la perſonne du Souverain, ne l'étant point de ſon gouvernement, reſpecte la Loi de celui, qui viole même toutes les Loix.

Cléandre ſuccede à Perennius : il hérite de lui ſa place & la faveur du Prince, & comme lui, il en fait un mauvais uſage : Cléandre eſt un homme cruel & de mauvaiſes mœurs, généralement déteſté. Le Peuple s'attroupe un jour, va trouver Commode dans ſa Maiſon de campagne, & lui demande avec *H*

inſolence la tête de Cléandre : lé Prince pour ſe débarraſſer de la multitude, lui livre ſon favori, qui eſt maſſacré.

M Commode péche icicontre les principes les moins ſecrets de la politique, & cet aveuglement eſt la punition ordinaire du crime : après avoir livré Cléandre à la mort pour ſauver ſa vie, il devoit punir ſévérement les Chefs du tumulte pour ſauver la dignité Impériale. Lorſque le Prince par ſa foibleſſe laiſſe réuſſir la violence qu'on lui fait, il s'expoſe aux inſultes de tout téméraire qui a l'inſolence d'exciter quelque tumulte. Commode mauvais Prin-

ce, n'a pas même les vertus ordinaires des Tirans : la multitude voyant qu'elle peut commander au Prince, met le Prince dans l'impuissance de commander à la multitude : & le maître souverain de millions de Sujets, devient le sujet du dernier de ses Sujets.

Commode donne encore sa bienveillance à deux favoris, Julianus & Regilius : ils vendent les charges & font assassiner ceux qui les acquierent, pour les revendre de nouveau à d'autres acquéreurs qui éprouvent le même sort : de la concussion ils passent à d'autres crimes énormes en punition des-

quels le Prince les fait tuer avec plusieurs autres Ministres.

M Est-ce par un principe d'équité que Commode fait mourir ses deux favoris ? Non : Commode ne soupçonne pas même cette vertu : c'est par crainte. Instruit par la violence que le Peuple lui a faite au sujet de Cléandre, il sacrifie ses ministres à la haine du Peuple pour éviter la récidive. Commode craint que celui qui a attaqué impunément l'autorité du Prince, n'ose attaquer sa personne : peut-être que Commode n'éleve des scélérats aux premieres charges de l'Empire, qu'à fin de trouver l'occasion de flater le Peuple par de si grands

ſacrifices ; en ce cas la politique de Commode ſeroit cruelle, mais elle ſeroit conſéquente. Le crime ſur le Trône ne peut ſe ſoutenir qu'à force de grands crimes.

Commode pour plaire à Martia, la plus aimée de ſes concubines, endoſſe la peau d'un Lion, ſe préſente en Public tel qu'on dépeint Hercule : il s'habille de tems en tems en Amazone, fait friſer ſes cheveux & les fait teindre en blond. H

Les folies de Commode ne ſeroient-elles pas un voile dont il couvre ſon Gouvernement injuſte ? Il ſe voit haï du Peuple M

à cauſe de ſes grandes cruautés, &, pour détruire cette idée, il ſe donne un air mol & efféminé : par cette feinte toutes ſes cruautés retombent ſur ſes Miniſtres. Princes méchans, comment ne rougiſſez-vous point de votre condition ? Elle eſt telle que vous ne pouvez cacher vos vices dominans que par des vices qui vous rendent ſouverainement mépriſables.

Martia entre un jour dans le Cabinet de l'Empereur ; elle apperçoit une liſte des perſonnes dont il a réſolu la mort, & s'y voyant inſcrite, elle eſt épouvantée ; elle donne à Commode

du

du poiſon, il commence à vomir, & Martia encore plus allarmée, craignant que le poiſon ne ſoit point aſſez fort : elle montre la liſte à quelques perſonnes qui y liſent leur pertes. Narciſſe qui y voit ſon nom, tue d'un coup de poignard l'Empereur, à la trente-deuxiéme année de ſon âge, & à la premiere de ſon regne.

Tout Prince qui permet l'en- *M*
trée dans ſon Cabinet aux femmes, trouve ſouvent dans cette permiſſion ſa propre perte ; leur foibleſſe les rend curieuſes. La diſcrétion, on le ſçait, eſt une vertu qui n'eſt point à leur portée : de ſorte que le Prince en

leur ouvrant ſon Cabinet ; s'expoſe ſouvent à voir leur curioſité ouvrir le chemin aux trahiſons.



CHAPITRE VIII.

PUBLIUS ELIUS PERTINAX.

ELIUS Letus, Capitaine *H* des Gardes Prêtoriennes & complice de l'aſſaſſinat de Commode, ſe rend à minuit chez Pertinax, Préfet de Rome, avant que la mort de l'Empereur ne ſoit divulguée. Pertinax voyant Elius chez lui, croit qu'il vient pour l'aſſaſſiner, & lui dit avec intrépidité d'exécuter les ordres de ſon maître. Letus lui répond qu'il vient au

contraire pour le faire proclamer ; & après lui avoir raconté les circonſtances de la mort de Commode, il le conduit au quartier des Gardes Prétoriennes.

M A la Cour les vertus éminentes touchent toujours aux deux extrémités; elles y ſont accablées par la jalouſie, ou elles y ſont une fortune brillante : en un païs dont les Habitans ſont exceſſifs, rarement ſe trouvent-elles placées dans un honnête milieu. Loin de la Cour, Pertinax ne couroit point riſque de ſa vie ; à la Cour il vit dans l'eſpérance de regner : c'eſt le propre des grands hommes, de

préférer le danger accompagné de l'espérance, à la tranquillité qui n'est point accompagnée de la gloire. L'objet des grandes ames est de parvenir à ce qui ne peut s'acquérir qu'à force de vaincre des obstacles. Hors de Rome Pertinax n'auroit été qu'homme de bien, au lieu que Pertinax à la Cour, devient Prince, & l'on a beau dire, le titre d'Empereur vaut bien celui d'honnête homme.

Pertinax est fils d'un Affranchi, devenu pauvre Marchand à Rome. Il enseigna d'abord la Grammaire, & devint ensuite Avocat : dégoûté de cette profession, il se fit soldat, & monta H

par degrés aux premiers emplois militaires, & par ſon mérite obtint la Préfecture de Rome.

M De tous les Gouvernemens, l'héreditaire eſt ſans contredit le plus utile au Public : le Gouvernement où il y a moins de prétendans à la Souveraineté, eſt celui où il y a moins de rivalité, conſéquemment moins de diviſion. Et le regne de la paix eſt plus ſolidement établi où chaque particulier peut jouir de ſon bien ſans inquiétude & ſans trouble ; mais ſi ce gouvernement eſt le plus avantageux au Public, l'électif ne l'eſt pas moins aux particuliers, puiſque chacun peut aſpirer à devenir

Prince ; & ce droit qui fait autant de Princes qu'il y a de Sujets, contient le Prince élû dans les bornes d'une autorité raiſonnable.

Pertinax ne veut point que H
les Soldats publient ſon avénement à la puiſſance ſuprême avant que le Sénat ait donné ſon conſentement : le Sénat le donne volontiers, convaincu de la prudence, de la bonté & de la valeur du nouvel Empereur.

Pertinax par ce trait de poli- M
tique remplit deux objets importans : d'abord il fait voir aux Gardes Prétoriennes que la légitimité de la proclamation ne leur appartient pas ; enſuite il

fait sa Cour au Sénat en doutant de la validité de sa proclamation jusqu'à ce qu'il l'ait confirmée : cet acte d'autorité qu'il lui laisse, lui fait autant de Partisans qu'il y a de Sénateurs : faire des Rois, n'est-ce pas l'être en effet ? C'est ainsi qu'un Prince pense d'abord à la Justice avant que de s'occuper de son intérêt, & c'est ainsi que son intérêt se trouve solidement établi, parce qu'il porte sur la Justice.

H Le Sénat ébloui du pouvoir que Pertinax semble lui donner, saisit avec avidité l'occasion de rétablir son autorité primitive ; il donne au fils de l'Empereur le

titre de César, à son épouse celui d'Auguste : Pertinax accepte l'un, & refuse l'autre : il répond que son épouse le mérite, mais que son fils ne portera celui de César qu'après s'en être rendu digne par des actions éclatantes.

L'empressement du Sénat à M donner des titres, ne flate point l'Empereur, parce que cette donation porte un air de supériorité, dont Pertinax Prince éclairé se défie : il pénétre les vues du Sénat : il laisse le titre d'Auguste à son épouse, il est sans conséquence, nul droit, nulle autorité, n'y sont attachés : mais il se donne bien de garde

d'accorder la même permiſſion à ſon fils. Qui dit Céſar, dit un Collégue de l'Empereur, & un Succeſſeur à l'Empire ; & le pouvoir de ſe donner un Succeſſeur à l'autorité ſuprême, n'appartient qu'à celui qui eſt maître du Sénat.

H Le premier coup d'autorité que Pertinax frappe, eſt le dernier : il veut réprimer l'inſolence des Gardes Prétoriennes accoutumées ſous Commode aux plus grandes ſcélérateſſes & encouragées au crime non-ſeulement par l'impunité, mais encore par l'exemple de ce Prince : ils ſe révoltent contre cette réforme, & courent tumul-

tuairement au Palais Impérial.

Dans un Royaume dont la *M*
conſtitution primitive a été ren-
verſée par la force, le Prince
qui entreprend la réforme des
abus, doit prendre garde aux
moyens qu'il employe : s'il les
attaque par des Loix générales,
il riſque d'être la victime de ſa
bonne volonté : les Loix géné-
rales regardent tous les Sujets,
& le reſſentiment de la multi-
tude acquérant des forces par
la réunion, peut aiſément dé-
générer en ſédition. Ce n'eſt
donc que par des Loix parti-
culieres que le Prince peut por-
ter des coups aſſurés aux abus :
ces Loix ne doivent défendre

que ce qui eſt contraire à la volonté du Prince ; & le Prince doit être attentif à punir rigoureuſement le premier qui oſe les enfraindre : la punition d'un particulier peut alors corriger la multitude, parce que ou ſon ſort l'intéreſſe peu, ou qu'il eſt non-ſeulement inconnu, mais même quelquefois déteſté.

H Les amis de Pertinax lui conſeillent de prendre la fuite ; mais intrépide, il va au-devant des mutins, leur parle avec tant de force & de majeſté, & leur fait ſi vivement ſentir l'énormité de leur violence, qu'ils ſe ſoumettent à lui; lorſqu'une autre troupe ſurvient tout-à-coup, & l'atta-

que à coups de piques. Pertinax ſe couvre le viſage & ſe laiſſe frapper, ſans laiſſer paroître le plus léger ſoupçon de crainte.

De même que l'homme le *M*
plus fort ne peut pas vaincre la multitude, ni lui réſiſter, & que le plus bel homme ne plaît pas à tout le monde ; de même l'homme le plus éloquent ne perſuade pas tous ſes auditeurs. Pertinax calme bien une partie des ſéditieux; mais il ne perſuade pas le plus petit nombre, & ce nombre cependant ſuffit pour l'aſſaſſiner : la fermeté de Pertinax eſt une vertu déplacée. Un Prince doit exercer les vertus qui compatiſſent avec la vie :

l'exercice de toute autre vertu qui met ſa vie en danger, peut être la derniere qu'il exercera, & par conſéquent le priver d'en exercer d'autres : les gens ſenſés ne trouvent le glorieux mépris de la mort, que lorſqu'on ne peut plus vivre qu'avec infamie.

H Pertinax meurt âgé de ſoixante-dix ans, après avoir regné trois mois : il laiſſe un fils & une fille : le Peuple le regrette & cherche avec fureur les meurtriers d'un ſi grand Prince; mais ils ſe fortifient dans leur quartier, & ſe mettent à couvert de ce premier mouvement de la Populace.

M Si la Garde du Prince doit

être plus forte que le Peuple, le Prince doit être plus fort que sa Garde. Mais comme le Prince n'a que la force d'un seul homme, il doit suppléer à la force par la ruse : il doit maintenir la division parmi ses Gardes ; l'entretenir dans les Capitaines qui les commandent : l'indépendance réciproque des Commandans écarte leur union. La rivalité pour les grades est avantageuse au Prince ; c'est pourquoi il doit de tems en tems s'égarer de la régle, pour ranimer cette rivalité qui s'éteindroit insensiblement, si le Prince n'accordoit exactement les grades qu'à l'ancienneté de

ſervice : pour ſa plus grande ſû-reté, le Prince doit compoſer ſa Garde de diverſes Nations, dont la diverſité de mœurs & d'habitudes rend la réunion moralement impoſſible.



CHAPITRE

CHAPITRE IX.

DIDIUS JULIANUS.

LEs Gardes Prétoriennes *H*
voyant que le Peuple n'oſe point les attaquer dans leur quartier, font publier dans Rome qu'ils proclameront le plus fort & dernier enchériſſeur. Sulpitien Préfet de Rome, & Julianus homme de diſtinction, ont la baſſeſſe de ſe préſenter à cette honteuſe enchere; le titre de gendre de Pertinax fait rejetter le premier; le dernier eſt à force d'argent proclamé dans

le quartier des Prétoriens

M Dès que les Soldats ont maſſacré Pertinax, & qu'ils n'ont point été punis, il n'eſt point étonnant qu'ils oſent mettre à l'enchere ſa ſucceſſion. L'impunité rend le crime ſi inſolent, qu'elle peut même entraîner la perte de l'Etat.

H Les Soldats rangés en ordre de bataille, conduiſent Julianus dans Rome & au Sénat, qui le reconnoit Empereur. Sulpitien eſt dépoſé : Cornelius Repentinus gendre du nouvel Empereur, le remplace : le Peuple loin d'applaudir à cette élection, accable au contraire d'injures & de railleries piquantes celui qui

a acheté au poids de l'or des
ſuffrages ſi honteux.

Le Sénat a la foibleſſe de re- *M*
connoître Julianus , parce que
le Sénat eſt compoſé de perſon-
nes, qui à l'ancien amour de la
liberté & de la gloire, ont ſubſ-
titué l'amour des richeſſes dont
ils jouiſſent, & le deſir d'en ac-
quérir , n'importe par quelle
voye. Le Peuple au contraire,qui
a fort peu à perdre , a le cou-
rage de faire éclater ſon mécon-
tentement : l'opulence des Su-
jets eſt au Prince le plus ſûr ga-
rand de leur fidelité : l'intérêt
fait dans un homme riche , ce
que le devoir fait dans unh om-
me pauvre ; mais l'amour du de-

voir n'accompagne pas toujours les horreurs de la pauvreté : avec des Sujets riches le Prince peut tout oſer, parce que la confiſcation leur fait tout craindre.

'H Julianus ſe trouve un jour au Cirque, le Peuple ſe met à crier : *Percenius Verus viens à notre ſecours* ! Percenius Vice-conſul de l'Aſie, informé des bonnes diſpoſitions du Peuple Romain, ſe fait proclamer Empereur par ſes Légions, & reconnoître par les Rois de l'Aſie : Julianus ne fait point de cas de ſes nouvelles, il paſſe ſon tems dans les Fêtes & dans les plaiſirs.

'M Mépriſer les injures des Particuliers eſt grandeur dans le

Prince ; mais n'eſt-il pas imprudent s'il mépriſe celles du Peuple ? Le Peuple l'offenſe-t-il impunément, il prend cette impunité pour crainte ; & lorſqu'il apperçoit cette foibleſſe dans celui qui lui commande, cette idée le rend entreprenant ; il arrive quelquefois qu'il fait la Loi à celui de qui il doit la recevoir.

Septimius Severe, Général de *H*
la Germanie, ſe fait auſſi proclamer Empereur : il marche à la tête de ſon Armée vers Rome pour faire confirmer ſon élection par le Sénat. Julianus à cette nouvelle ſort de ſon aſſoupiſſement ; il veut, mais trop

tard, ſe mettre en défenſe. Les Cohortes Prétoriennes que Julianus n'a point ſatisfaites ne veulent point s'ébranler en ſa faveur.

M Severe voit que Julianus eſt haï du Peuple Romain : cette haine lui vaut une armée dans Rome : il le voit ſans armée par la révolte de Percenius, & ſans défenſe par le mécontentement des Prétoriens, deux circonſtances qui lui aſſurent le ſuccès de ſon entrepriſe. Percenius eſt le ſeul qui puiſſe le traverſer ; mais il eſt trop éloigné : qu'il ſoit ennemi ou ami de Severe, celui-ci ne craint rien. On eſt ſenſible aux diſgraces d'un Particulier,

mais on profite de celles du Prince.

Septimius arrive en Italie, H
on le reconnoit Empereur partout où il paſſe : Julianus lui envoye des Ambaſſadeurs chargés de lui offrir de le faire ſon Collégue : Septimius refuſe, & répond qu'il eſt en état de regner ſeul.

La réponſe de Septimius por- M
te ſur une connoiſſance profonde de l'art de regner. S'il accepte l'offre de Julianus, il lui aſſure l'Empire, parce qu'appuyé de ſes forces il ſe ſoutiendra : un Général, proclamé par ſon Armée, ne va point à la tête de ſes Troupes vers le Siége

Impérial pour y établir un autre Empereur que lui. Dès que Severe entreprend l'usurpation de l'Empire, il ne prétend pas le ravir pour le donner à un autre. Qui n'est point capable de regner seul, ne mérite point de part à l'Empire ; partager l'autorité suprême, n'est-ce pas la détruire ?

H Plusieurs personnes attachées aux intérêts de Septimius, entrent nuitamment dans Rome, pour disposer les esprits à le recevoir : l'incertitude où l'on est sur la marche de Percenius, rend leur négociation heureuse.

M On voit ici combien il importe aux Princes de se concilier

lier l'amour de leurs Sujets. Leur puiſſance n'eſt que foibleſſe lorſqu'ils n'ont point à oppoſer le cœur du Peuple à leurs ennemis. Severe eſt plus allarmé de la bonne réputation de Percenius que de la préſence de Julianus. Rarement un homme qui achete un Empire, eſt-il digne d'être Empereur. Julianus ſemble n'en avoir fait l'acquiſition que pour prouver cette grande vérité : il eſt ſi déteſté à Rome, qu'il ſuffit à Severe de le mépriſer pour le vaincre ; au lieu que ſi Percenius marchoit vers Rome, ſa réputation en fermeroit les portes à Severe.

Dans les Royaumes hérédi-

taires les Gouvernemens éloignés ſont les plus recherchés ; parce que l'éloignement du Prince donne plus d'autorité aux Gouverneurs. Mais dans les Royaumes électifs, plus les Gouvernemens ſont voiſins du Trône, plus les Gouverneurs ſont puiſſans ; parce que preſque toute l'autorité ſuit la perſonne du Prince.

H Julianus déconcerté, prie le Sénat d'envoyer des Veſtales pour traiter de la paix avec Severe. Le Sénat répond avec hauteur que celui qui n'oſe poinr défendre l'Empire par la force, ne mérite point que la Religion le maintienne Empereur.

Dès que le Prince eſt réduit *M*
à prier, il n'eſt plus capable d'ordonner : il ceſſe donc d'être Prince.

L'Empire eſt un bien ſi digne d'être recherché, qu'il n'y a que l'impoſſiblité de l'obtenir, qui empêche d'y aſpirer : la ſeule force peut contenir ſur ce point le déſir des hommes, parce qu'elle leur ôte l'eſpérance d'y parvenir. Et ſi les petits Princes n'étoient point protégés de Princes plus puiſſans, ne ſeroient-ils pas ſouvent renverſés ? Le Prince qui ne peut point ſe défendre, n'a point de paix à eſpérer. C'eſt un roſeau que le premier coup de vent renverſe.

H Les Sénateurs font répandre le bruit que Julianus s'eft empoifonné lui-même, & ils envoyent en même tems des gens pour l'affaffiner : il meurt en préfence de fes amis, à cinquante-fept ans, après avoir regné fept mois.

M Les malheurs font à-peu-près comme les ombres en proportion avec les corps. Si les Particuliers perdent leurs biens & leur fortune, ils vivent miférables ; mais encore vivent-ils : le Prince au contraire qui perd l'Empire perd tout : fon malheur eft fi grand, qu'il ne peut y rémedier que par la mort : ne feroit-ce pas de cette funefte néceffi-

té, que naît la jalousie des Princes ? Et leur défiance incurable ne viendroit-elle pas de ce qu'ils sçavent que cesser de regner & cesser de vivre, sont deux expressions qui pour eux peignent la même idée?



CHAPITRE XI.

SEPTIMIUS SEVERE.

H SEPTIMIUS Severe arrive à la tête de son armée près de Rome: le Sénat envoye au-devant de lui des Ambassadeurs avec les Enseignes de l'Empire : Severe ordonne aux Gardes Prétoriennes de venir le trouver sans armes pour signe de paix : elles se rendent à son Camp : le nouvel Empereur les fait entourer par son armée, il leur reproche avec hauteur & fierté d'avoir assassiné Pertinax, & d'a-

voir eu l'insolence de mettre à l'enchere le premier Trône de l'Univers : il les fait ensuite dépouiller, les dégrade, les déclare indignes de servir, & les bannit de Rome.

Les Empereurs avoient senti M la nécessité de mettre un frein à l'insolence des Gardes Prétoriennes, qui avoient souvent osé attenter à la vie de leurs Souverains : de tout tems aussi ces mêmesEmpereurs en avoient connu la difficulté, parce que ce corps est composé de trente mille hommes : la hardiesse mâle de Severe, qui les anéantit du seul coup qu'il frappe, fait voir aux Princes, qu'ils peuvent

ce qu'ils veulent, quand ils ont assez de courage & de fermeté pour vouloir ce qu'ils peuvent.

H Severe entre dans Rome à la tête de son armée en ordre de bataille : il s'excuse devant les Sénateurs d'avoir pris le titre d'Empereur dans la Germanie, il les assure qu'il ne s'est fait proclamer que pour les délivrer de Julianus : il ordonne de rendre à Pertinax les honneurs funébres, qu'il convient de rendre à un Empereur Romain.

M Le Prince qui posséde les vrais principes de la Royauté, tempére la hauteur du commandement par sa modestie : l'acte de puissance que Severe fait est

châtié par un extérieur ſi modeſte, qu'il perſuade à tout le monde, qu'il reſpecte le Sénat, non parce que le Sénat eſt à craindre, mais parce qu'il eſt reſpectable. La conduite du nouveau Souverain n'eſt donc point un effet de ſa crainte, mais un effet de ſa vertu : Severe veut (& c'eſt à ce point principal que les Souverains doivent s'attacher) que tout le monde ſçache, qu'il eſt fier & doux ſuivant l'occaſion; afin que perſonne ne ſoit aſſez hardi pour abuſer de ſa douceur, ni aſſez téméraire pour braver ſa fierté ; il cherche à ſe faire craindre des méchans, & à ſe faire

aimer des gens de bien : n'eſt-ce pas en effet le point vertical du commandement raiſonnable & légitime ?

H Severe oblige le Sénat de rendre un culte divin à Commode, & renouvelle ſes titres & ſa mémoire.

M Si la Majeſté Impériale eſt mépriſée, comment l'Empereur ſera-t-il reſpecté? Princes, que votre premier ſoin ſoit d'inſpirer le reſpect dû à votre titre Auguſte, ſi vous voulez que votre perſonne ſoit reſpectée : imitez Severe ; il punit les Gardes Prétoriennes en les dégradant, il punit le Sénat en l'obligeant d'adorer Commode, qu'il avoit condamné

à mort : le Sceptre fût-il dans la main du crime & de la scélérateſſe, il n'en eſt pas moins reſpectable pour le Peuple. Souvenez-vous toujours que c'eſt de vous que les Juges de la terre tiennent le pouvoir de juger les hommes, que celui qui fait les Loïx peut les détruire, que celui qui peut les détruire, ne peut y être ſoumis, & qu'il ne releve que du Tribunal des Dieux. Severe ne prétend point approuver les crimes de Commode ; les faire encenſer feroit les adorer ; mais il eſt le défenſeur de ſon titre auguſte, & l'ennemi irréconciliable de l'inſolence du Sénat, qui oſe faire uſage con-

tre le Prince de l'autorité qu'il tient du Trône : le coup que frappe ſon excellente politique aſſure donc la ſtabilité au pouvoir ſuprême : Severe ne merite-t-il pas d'être regardé comme le fondateur de la Royauté, & n'eſt-il pas un véritable Dieu, puiſqu'il fait les vrais Rois ?

H L'Empereur commence d'abord par marier ſes deux filles avec Probus, & avec Etius ; perſonnages les plus puiſſans de Rome, qu'il fait Conſuls quelque tems après.

M Severe eſt un Prince qui ſe conſacre tout entier aux devoirs de la Souveraineté : deux filles à marier pourroient occuper le

tems que le pere prétend donner aux affaires de l'Etat : il les marie, & se dégage des soins domestiques, pour se donner plus exactement aux soins publics. Devenu Monarque, il ne prétend s'occuper que de la Monarchie. Tout Prince qui veut sincérement se donner aux affaires publiques, doit d'abord arranger ses affaires domestiques. Combien de Princes, qui, malgré la vérité de cette morale ne s'occupent ni des unes ni des autres, & passent la vie dans une honteuse oisiveté, source de tous les vices qui les font détester de leurs Sujets !

Il ne séjourne à Rome que

trente jours, il fait pendant ce tems des Réglemens ſi ſages, que pendant tout ſon regne Rome eſt pourvue pendant cinq ans d'avance de tout ce qui eſt néceſſaire, & que par l'ordre qu'il met dans ſes finances, il trouve toujours dans ſes coffres dequoi fournir ſuffiſamment aux dépenſes que lui cauſent ſes grandes entrepriſes.

M Severe par une ſi ſage conduite fait voir qu'il ſçait combien il lui importe en quittant Rome d'y laiſſer une bonne garniſon : celle qu'il y laiſſe eſt une des plus fortes; elle eſt compoſée d'autant d'hommes qu'il y a d'Habitans, abondamment pour-

vûs de vivres ; l'abondance que Severe procure à Rome n'eſt-elle pas en effet la plus fidelle & la plus forte garniſon qu'il peut laiſſer dans le lieu de la réſidence de l'Empereur ? Le Peuple, ordinairement accoutumé à la ſobriété, ſe contente de peu : lorſqu'il a de quoi vivre, il aime mieux jouir, qu'exciter des troubles : jaloux de ſon aiſance, il ne s'occupe que d'elle : indifférent ſur les affaires de l'Etat, il aime le Prince, qui le rend aiſé, le laiſſe regner tranquillement : partout où le Peuple jouit, le Prince regne.

Pendant que Severe marche vers l'Aſie contre Percenius, il

nomme pour ſon Collégue Clodius Albinus, Gouverneur de l'Angleterre : ce Général eſt d'un caractere remuant ; & il eſt de tous les Généraux Romains le plus en réputation ; Severe le nomme ſon Collégue, parce qu'il craint qu'il ne ſe révolte pendant ſon expédition d'Aſie.

M Récompenſer au lieu de les punir, des eſprits remuans après qu'ils ont excité quelques troubles, loin d'être générosité dans le Prince, eſt en bonne politique foibleſſe. C'eſt annoncer que l'on craint de châtier : & toute crainte dans celui qui peut tout, implique contradiction :

tion ; mais prévenir des caractères ſemblables par des faveurs diſtinguées, c'eſt ſageſſe. Elles peuvent gagner leur affection au Prince, parce que ce défaut n'exclut pas la reconnoiſſance ; le Sujet pénétré de ce ſentiment, admire alors la grandeur d'ame de ſon Souverain, qui s'attache ſérieuſement à ôter l'occaſion du crime pour n'avoir point celle de punir.

L'Empereur envoye quelques *H*
Officiers avec ordre de s'emparer des paſſages de l'Europe & de l'Aſie mineure ; il les charge de demander du ſecours au Roi des Parthes, de

celui d'Arménie & à plusieurs Tétrarques de l'Orient.

M Quoique Severe recherche des secours étrangers, il ne pense qu'à employer ses propres forces pour détruire Percenius : s'il négocie des alliances, ce n'est que pour les enlever à son ennemi, & l'accabler par des négociations avant que de l'attaquer les armes à la main : ce n'est donc point pour renforcer son armée, mais pour affoiblir Percenius : Severe connoit à fond la science qu'aucun Prince ne devroit ignorer ; il embrasse toutes les faces d'un objet & s'attache aux principales.

Il voit que s'il parvient à engager les Parthes à déclarer la guerre à Percenius, de quelque côté que la victoire se décide, il en recueille tous les fruits. Les Parthes sont-ils vainqueurs? Percenius ne peut plus soutenir le titre qu'il a usurpé; si Percenius au contraire triomphe, Severe voit dans cette victoire la défaite d'une nation ennemie des Romains: ainsi Severe gagne toujours, à la victoire ou à la défaite de Percenius.

Severe rencontre sur les frontiéres de l'Asie Emilien Général de Percenius qui s'oppose à sa marche avec une armée puissante: l'Empereur le force à en H

venir à une bataille : il le défait.

M Un début heureux annonce une fin heureuse, principalement dans les entreprises guerrieres. L'ennemi battu à l'ouverture de la campagne se décourage, & un ennemi découragé n'est-il pas à demi vaincu ? Un Prince qui par la premiere opération se fait un nom au commencement d'une guerre, peut compter sur deux armées quoiqu'il n'en ait qu'une : son nom & la confiance dans son bonheur doublent le nombre de ses Soldats.

H Severe trouve Percenius dans la Cilicie dans le même endroit où Darius fut vaincu par Ale-

xandre : les deux rivaux ſe livrent une bataille des plus ſanglantes. On combat avec une égale valeur ; mais à la fin Percenius eſt battu : un ſoldat de Severe lui tranche la tête : on la porte ſur une lance autour du camp.

Le ſang dont ce lieu a été *M*
deux fois inondé inſpire une réflexion qui ſert à détruire tous les raiſonnemens des ennemis de la domination : il faut en effet que ſi elle n'eſt pas un bien, elle ſoit du moins un mal bien néceſſaire dans le monde, puiſque de tout tems les hommes ſe ſont ſacrifiés pour introduire & ſoutenir un ſeul homme qui ſeul

eût le pouvoir de les punir & de les récompenſer : qui ne voit & qui ne ſent que cette domination eſt le ſoutien de la ſociété, & que ſans elle, elle ne pourroit point ſubſiſter? Qu'il n'y ait point de Monarque, il n'eſt point d'homme qui ne veuille le devenir : chacun fera donc la guerre à tous pour l'être. Les hommes ne vivront plus en hommes & feront rougir l'humanité.

H Severe victorieux, fait tuer tous les Partiſans de ſon ennemi, il fait détruire la ville d'Antioche, où réſidoit Percenius, bannit de Rome ſa femme & ſes enfans qu'il fait enſuite maſſacrer.

Un grand Prince n'eſt jamais vertueux aux dépens de ſa ſûreté, & les devoirs de la Souveraineté ſont ſi compliqués, que le Prince peut rarement faire le bien ſans faire le mal : la cruauté de Severe n'eſt pas aſſurément Juſtice, & cependant elle eſt vertu dans le Prince. Percenius eſt mort ; mais ſon eſprit & ſes paſſions ne peuvent-ils pas vivre encore dans ſes enfans & dans ſes parens ? Inſtruits par Percenius dans l'art de regner, conſéquemment élevés par l'exemple de leur pere, dans l'eſpérance du Trône, ne pourroient-ils pas dans la ſuite être auſſi ambitieux & plus heureux

que lui ? Severe eſt donc cruel ; mais il doit l'être : il doit faire mourir tout ce qui tient à Percenius, afin que Percenius ſoit entierement oublié, & que ſa mémoire ne trouble point l'Empereur dans la poſſeſſion de l'Empire.

H Il récompenſe ceux qui l'ont ſervi dans cette guerre, & répare tous les dommages que Percenius a cauſés dans pluſieurs Villes.

M Dans les troubles récompenſer les ſoldats fideles, c'eſt punir les rebelles : ceux-ci vaincus par les armes ſont moins affligés de leur défaite, que déchirés par la jalouſie, lorſqu'ils

reflêchiſſent

refléchiſſent ſur le bonheur de leurs camarades : Severe après avoir commencé ſa vengeance avec le fer , la perpetue avec l'or. Grands, Severe vous fait ici une leçon bien utile ; puiſqu'il vous eſt moralement impoſſible d'être vertueux , apprenez de lui l'art de farder ſi bien vos paſſions , qu'on les prenne pour des vertus !

Les Parthes & les Perſes, qui *H*
ont embraſſé le parti de Percenius, continuent la guerre contre Severe, qui gagne pluſieurs batailles , & étend les bornes de l'Empire : il ne quitte l'Orient qu'après avoir conclu la

paix : il retourne à Rome pour triompher.

Eſt-ce de Percenius que Severe prétend triompher dans Rome ? Une faute ſi groſſiére ne répondroit point à la grande connoiſſance qu'il a du caractére Romain : triompher de Percenius, ſeroit rappeller aux Romains le ſouvenir de l'effuſion de leur propre ſang ; ce ſeroit les indiſpoſer contre leur Empereur qui eſt Afraicain : Severe pour triompher veut donc revenir chargé des dépouilles des Barbares, & non comme l'exterminateur des Légions Romaines que Percenius avoit ſous

ſes ordres ; il entre dans Rome comme l'Ampliſicateur de l'Empire Romain, & n'ignore point combien un beau titre fait d'impreſſion ſur l'eſprit des hommes : il triomphe non comme vainqueur de Percenius, mais comme vainqueur des Parthes & des Perſes. Princes, que vous êtes heureux ! Les Peuples ne s'attachent qu'aux noms ; ils n'examinent point les choſes. Que vous êtes grands à peu de frais !

Severe retournant en Europe trouve de la réſiſtance dans les Habitans de Biſance, qui ne veulent pas même le recevoir dans leur Ville, il la fait détruire.

M Grandes punitions aux grandes fautes. S'il n'y a point de cruauté dans la punition des fautes dont on peut se glorifier contre le Prince, le Prince ne mérite point d'être Prince, parce qu'il n'est pas juste : la crainte suffit quelquefois pour punir les fautes particulieres : mais aux fautes publiques il faut une punition qui répande la terreur.

H Severe persécute les Chrétiens avec tant de cruauté qu'il en fait massacrer un grand nombre.

M Faute de connoître le vrai Dieu, on est obligé de se faire des Dieux faux, preuve triomphante de la nécessité de l'existance de la Divinité : mais les

hommes s'étant donné des Dieux ſuivant leurs paſſions, il n'eſt point étonnant que des Princes Payens ne ſouffrent point une Religion directement contraire à leurs mœurs, & qui tend à abolir des Dieux qui ſoutiennent leur paſſions : Un Gouvernement où le Prince adore un Dieu, & le Peuple un autre, ne peut être tranquille : les hommes ſont ſi dépourvûs de raiſon, qu'ils défendent avec chaleur ce qu'ils connoiſſent le moins, & la religion eſt aſſurément de toutes les choſes celle qui eſt pour eux le miſtére le plus impénétrable. Il n'y a donc point de milieu pour le Prince :

s'il veut regner tranquillement; il faut qu'il adore le Dieu de ſon Peuple, ou que le Peuple adore le Dieu de ſon Prince.

H Dès que Severe eſt retourné à Rome, il donne le nom de Céſar à Baſſianus Antonius Caracalla ſon fils aîné; il marche enſuite contre Clodius Albinus, qui s'eſt fait proclamer Empereur en Angleterre. Les deux armées ſe rencontrent près de Lyon dans les Gaules, où les deux rivaux ſe livrerent la Bataille: Severe dans la mêlée tombe de cheval, ſes Soldats croyent qu'il a été tué; la victoire panche du côté d'Albinus; mais Leon Général de Severe

rétablit le combat : Severe reparoit dans la mêlée, & Albinus eſt vaincu ; on lui tranche la tête : Severe la fait mettre dans une place de Rome, après avoir fait jetter le corps dans le Rhône.

Si Albinus fût ſorti victorieux M de cette Bataille, il auroit paru dans Rome avec tout l'éclat d'un vainqueur de Severe ; mais il eſt battu, & ſa tête y paroît avec infamie : il n'y a point de milieu entre les grands revers, & la grande fortune : ſi celui qui veut ſe rendre maître de l'Univers, échoue dans l'exécution, il n'a plus d'aſyle ſur la terre : il faut donc qu'il en ſorte ;

hors du tout point d'autre païs que le néant.

H On trouve parmi les papiers d'Albinus des lettres de quelques Sénateurs & de quelques Nobles de Rome, qui lui promettent du ſecours : Severe à ſon arrivée les fait maſſacrer, diſtribue leurs biens à ſes favoris & récompenſe ſes Soldats.

M La ſageſſe du Prince conſiſte à récompenſer beaucoup de monde, lorſqu'il a beaucoup de monde à punir : l'affection des contens peut ſeule contrebalancer la haine des mécontens : ceux qui ont quelque droit aux récompenſes ſe réjouiſſent de la ſévérité du Prince, parce qu'elle

le met dans la nécessité d'être libéral : le Prince doux est assuré de tous ses Sujets : le Prince Severe au contraire en soupçonne une partie ; il est donc de sa prudence de s'attacher l'autre à force de faveurs & de libéralités.

Il fait Préfet des Cohortes *H* Prétoriennes , Plancius son favori & Africain ; il marie sa fille nommée Plautine avec son fils Caracalla qu'il déclare son Collégue ; il entretient le Peuple dans la joye , répand de l'argent , fait célébrer des jeux, & traite tout le monde avec beaucoup d'affabilité.

Severe traite affablement les *M*

Romains, afin qu'ils ne déſap-prouvent point la confiance qu'il a dans un Africain : il y a aſſez de perſonnes dans les Gardes Prétoriennes capables d'exercer cette charge & dignes de la confiance de leur maître : mais Severe eſt étranger dans Rome : il eſt au milieu des Romains, & ſe fie plûtôt à un étranger, parce que les Romains lui envient ſa fortune : & l'Empereur trouve dans cette jalouſie le moyen aſſuré d'avoir, ce que les Princes ont rarement, un confident qui ne peut point en avoir.

H On apprend de Rome que les Parthes infeſtent les frontieres de l'Empire : Severe, quoique

déja vieux, marche en personne ; emporte d'assaut Tesifonte, résidence du Roi Artaban : il y trouve des trésors immenses dont il enrichit Rome.

A mesure que le Prince avance en âge, il doit mettre des grandes affaires en mouvement : les nouveautés intéressantes ne donnent point le tems aux Sujets de mesurer leur fortune avec les années du Prince. L'attente du succès des grandes entreprises les tient en suspens, & le Prince continue à vivre & à regner. On prend au contraire l'inaction d'un Prince vieux pour une infirmité de l'âge : lorsqu'on a été soumis par la for-

ce, on ne veut point être gouverné par la foiblesse.

H Severe de retour à Rome, découvre que son favori Plancius aspirant à l'Empire, ne néglige rien pour corrompre un Tribun des Gardes, & l'engager à tuer Severe & Caracalla ; mais le Tribun le dénonce à l'Empereur.

M Si Severe étoit moins libéral, il seroit moins instruit, & sa vie plus exposée aux coups de la perfidie : le Tribun revéle tout à Severe, parce qu'il est assûré de la récompense, au lieu qu'il ne l'est point de la part de Plancius : quiconque peut être traitre doit nécessairement être in-

grat ; la trahiſon de Plancius n'eſt-elle pas l'ingratitude la plus noire ? La mort ſeroit donc la récompenſe que Plancius donneroit au Tribun, parce qu'elle ſeroit une action que la ſaine politique juſtifieroit : en effet Plancius ignoreroit il que la prudence exige la mort du traitre, après qu'on a profité de ſa trahiſon ? Et celle du Tribun ne devient-elle pas indiſpenſable, ſi l'auteur du parricide veut être ignoré ? Princes, que la libéralité ſoit votre paſſion dominante : l'intérêt ſera votre eſpion : comme il découvre tout, il vous apprendra tout.

Severe ordonne au Tribun H

d'aller à minuit trouver Plancius, de lui dire qu'il a exécuté ses ordres, & de le saluer Empereur : Plancius, va au Palais Impérial pour admirer son ouvrage croyant y pouvoir contempler les cadavres ; mais il se voit trompé : il avoue son crime à genoux, demande humblement pardon, & reçoit la punition dûe à un projet si odieux de Caracalla qui le poignarde.

M Rien de plus dangereux que la confidence des Grands : l'alternative fâcheuse où le Tribun se trouve, en peint fidelement tout le danger. Il ne peut pas se dispenser de promettre d'as-

ſaſſiner l'Empereur ſans s'expo-
ſer à être aſſaſſiné par Plancius,
ſa fidélité l'engage à découvrir
à ſon Prince la trahiſon de Plan-
cius, & un ſoupçon dangereux,
en eſt la récompenſe : que Plan-
cius refuſe de ſe rendre au Pa-
lais, le Tribun ne ſera t-il point
puni de mort comme calomnia-
teur ? L'iniquité, l'innocence,
la foi, la trahiſon, la diſcré-
tion & l'indiſcrétion ſont des
choſes bien différentes, mais
qui ſe reſſemblent à la Cour par
l'égalité des riſques qu'elles cou-
rent.

Severe fait la viſite de l'Ita- H
lie, il remet en vigueur la Juſ-
tice, éleve des Edifices ſuper-

bes. La fermentation ſe renouvelle en Angleterre, l'Empereur s'y tranſporte, rétablit la paix & fait détruire le mur de trente lieues qu'Adrien avoit fait bâtir.

M Un Général qui n'eſt pas Prince peut bien remporter des victoires, & faire des conquêtes; mais l'adminiſtration de la Juſtice, & la vigilance ſur l'obſervation des loix ne peuvent être pratiquées que par le Prince. Severe après avoir combattu les ennemis de l'Empire, où on l'a vû Général, attaque ceux de la domination, où on le voit véritablement Prince: laiſſer impunie dans les Tribu-

naux l'inobſervation des Loix, c'eſt leur prêter des armes contre l'autorité ſuprême : Severe auſſi grand politique que grand Général, ſent les ſuites dangereuſes d'une telle négligence : il réforme par lui-même les abus; en confier le ſoin à tout autre qu'à ſoi, c'eſt en introduire des nouveaux : Rome n'eſt plus la réſidence de l'Empereur. Severe plus grand que ſes Prédéceſſeurs, n'en reconnoit point d'autre que l'Empire Romain. Princes toujours renfermés dans le centre, de quels maux ne vous rendez-vous point reſponſables, puiſque vous ne voyez rien de ce qui ſe paſſe à la circon-

férence ? Comme Severe, ſoyez à tout & par-tout, ſi comme lui vous voulez mériter le titre de grand Prince.

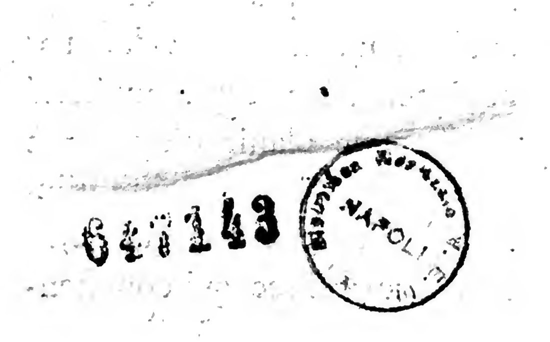
H L'Empereur eſt attaqué de la goutte dans la ville d'Yorck en Angleterre : il eſt averti que ſes deux fils Caracalla & Geta veulent hâter ſa mort par le poiſon : cette nouvelle lui fait tant d'impreſſion & lui cauſe tant de chagrin qu'il meurt, à l'âge de ſoixante & dix ans, après en avoir regné dix-huit & dix mois : il nomme ſes deux fils conjointement héritiers de l'Empire.

M Dans les Païs idolatres où les paſſions des hommes ſont les Dieux qu'ils encenſent, on pré-

fere un Royaume à la probité, & l'on aime mieux être Roi qu'honnête homme : il convient donc pour la ſûreté des Peuples, que les Princes y ſoient mariés jeunes ; mais il n'en eſt pas de même pour la ſûreté des Princes. Parce que les Fils impatiens de regner, préferent la jouiſſance du Royaume à la vie du Pere ; l'homme en effet (& ce ſentiment eſt pris dans la nature) ſe trouve plus heureux dans le commandement que dans l'obéiſſance : le Peuple intéreſſé préférant le plaiſir d'eſpérer à l'obligation de reconnoître, s'intéreſſe plus au Prince qui s'éleve, qu'au Prince qui commen-

ce à tomber, & ſuit le parti du fils contre le pere ; lorſqu'il voit celui-ci trop jeune, & celui-là trop vieux : le pere eſt-il âgé? Ses enfans ſont-ils jeunes ? Le Peuple alors forme des vœux pour la conſervation du Prince avec autant de ſincérité que pour celle de ſes enfans.

Fin de la Troiſiéme Partie.



TABLE

DES CHAPITRES

De la troisiéme Partie.

Fautes à corriger.

Page 39, *ligne* 19. afermit, *lisez* affermit. *pag.* 47, *ligne* 9. abolissant, *lisez* abolissant. *pag.* 51. *lig.* 5. instructive, *lisez* instructives. *pag.* 76. *lig.* 7. indépendance, *lisez* dépendance. *pag.* 100. *lig.* 19. arrête, *lisez* en arrête. *pag.* 139. *lig.* 7. celebreté, *lisez* célébrité. *pag.* 141. *lig.* 10. terres, *lisez* terre. *pag.* 145. *lig.* 6. connoîtest. *ôtez* est. *pag.* 182, *lig.* 6. le glorieux, *lisez* glorieux le. *pag.* 197. *lig. premiere*, nuit, *lisez* naît.



